

# Le Samedi

VOL. II.—NO. 26

MONTREAL 6 DECEMBRE 1890

(PAR ANNEE, \$2.50  
LE NUMERO, 5 CTS.)

UNE TRAITE A VUE..... SUR LE BIJOUTIER



SIÈGES RESERVES AU CIRQUE

*Elle.*—Est-ce bête ! J'ai la vue si courte que je ne distingue pas à trente pas.

*Lui.*—Mais prends donc ta lunette d'opéra ?

*Elle.*—Impossible devant la foule qui nous regarde ; tu sais bien que je n'ai pas de bracelet.

## Le Samedi

JOURNAL HEBDOMADAIRE  
PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE  
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.  
ORGANE DU Foyer DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI."  
MONTREAL.

MONTREAL, 6 DECEMBRE 1890.

## CHASSE-SPLEEN

La perte est la sœur du gain.

La flèche partie ne revient plus.

Allonge tes pieds selon ta couverture.

Deux patrons fout chavirer une barque.

Aucun des cinq doigts ne se ressemblent.

La vie est une fleur, l'amour en est le miel.

Qui tombe par sa faute ne doit pas se plaindre.

L'inspiration, c'est de travailler tous les jours.

Vinaigre gratuit est plus doux que miel acheté.

L'œuf d'aujourd'hui vaut mieux que la poule de demain.

En attendant la volonté du riche, le pauvre meurt de faim.

"J'ai pris mon temps, disait Ingres. Le génie, c'est la patience."

Mange et bois avec ton ami, mais ne fais pas d'affaires avec lui.

Rien de tel que les idées noires pour vous faire passer des nuits blanches.

La première moitié de la vie se passe à désirer la seconde, la seconde à regretter la première.

Deux rédacteurs du SAMEDI ont entamé une controverse pour savoir s'il est plus désastreux de mettre le pinceau du mucilage dans l'encrier, plutôt que de tremper sa plume dans le pot à colle.

Les médecins n'ont pas encore pu expliquer pourquoi un homme est plus fatigué le lendemain du jour où son bébé l'a tenu une heure éveillé, que le lendemain du jour où il a fait cinq heures de poker, au club.

## L'UTILITÉ DES PLANTES

Grossel.—Saviez-vous qu'on vient de découvrir, en Afrique, une plante qui fait rire forcément tous ceux qui en mangent.

Froideveau.—Non, mais ça me fait plaisir pour vous.

Grossel.—Comment ça ?

Froideveau.—Vous pourriez en accompagner d'une branche tous les bons mots dont le SAMEDI refuse la publication.

## CONSEIL AMICAL



Delle Teoman précipité de la passerelle à l'eau.—  
Mon doux Jésus, sauvez-moi ! Seigneur ne permettez pas que je me noie !

Jos le batelier.—Excusez-moi, mademoiselle ; mais vous pouvez donner un rude coup de main au bon Dieu en vous fermant la bouche.

## A UNE BLONDE INCONNUE

(Pour le SAMEDI.)

Je ne vous connais pas, mais pas le moins du monde. Je ne sais rien de vous, pas même votre nom. Pas même la couleur de vos yeux ; rien, sinon que vous êtes jolie et que vous êtes blonde.

Ce caprice vous vint, pendant une seconde. De vouloir de mes vers, et je n'ai pas dit : Non. Vos cheveux sont l'aurora, et, pareil à Memnon, il faut qu'à ce lever de soleil je réponde.

Car un amour perdu, mais dont je souffre encor, naguère m'inspira pour un front nimbé d'or : Ce sont des cheveux blonds qui firent ma conquête.

Toute blonde me rend mon ancienne langueur ; Ainsi pour vous vers ont chanté dans ma tête, Rythmés aux battements plus émus de mon cœur.

Louiseville, Nov. 21, 1890.

Jos.

## LA MEILLEURE DES PLACES

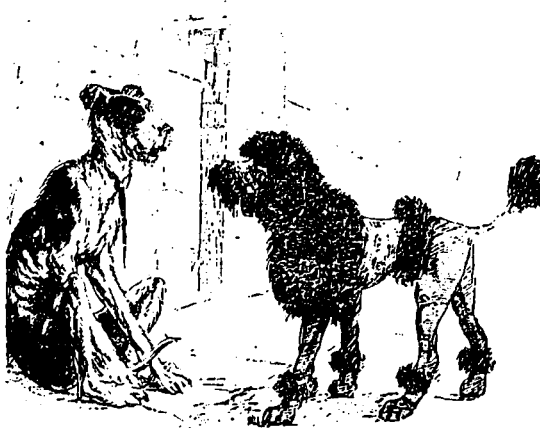
Pat.—Ecoute, Bill, j'ai occupé bien des sinécures dans mon existence : peu de travail et pas de profits. J'ai conduit un wagon de glace ; j'ai tenu une lavette ; j'ai été surveillant du comité des chemins, j'ai même été échevin, eh bien ! vrai de vrai, je n'ai jamais rien eu comme ce que j'ai en ce moment.

Bill.—Quelle joie ! mon vieux, ça doit être quelque chose de fameux ; dis un peu pour voir ?

Pat.—Je suis dégustateur dans une distillerie de whiske.

Et Bill resta en extase comme s'il voyait devant lui un génie des mille et une nuits.

## INVITATION REFUSÉE



Chien de Malte, en grande toilette.—Viens chez moi, je vais t'inviter au luxe des grandes maisons.  
Chien de pécuniant.—Merci, Carlo ; moi je me case tout seul, tu sais.

## LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens.)

Curieux parallèle.—Un voyageur, qui a longtemps habité Paris et Londres, établit entre ces deux villes les curieux rapprochements qui suivent :

Paris est droit ; Londres tortueux.

Le cocher parisien s'assied sur le devant de son véhicule ; celui de Londres se tient derrière.

Le premier prend la droite ; le second, la gauche.

Paris est compact ; Londres disséminé.

A Paris les croisées s'ouvrent comme des portes ; à Londres, elles tombent comme des guillemets.

A Paris, les persiennes s'ouvrent en dehors ; à Londres, elles s'ouvrent en dedans.

Paris est collectiviste et se loge dans de vraies casernes ; Londres est individualiste et se loge dans son *home* privé.

A Paris, chacun a son concierge ; à Londres, chacun a son passe-partout.

Paris travaille ; Londres trafique.

Paris marche ; Londres court.

Paris est gai ; Londres est triste.

A Paris, le soldat a une jaquette bleue et un pantalon rouge ; à Londres, sa jaquette est rouge, et son pantalon bleu.

Paris mange, Londres dévore.

\* \* \*

Une vengeance.—Un chirurgien de Londres n'avait pu se faire admettre comme membre de la Société Royale. Pour se venger, il écrivit, sous le nom supposé d'un médecin de province, au secrétaire de cette société, pour le prier de communiquer à la docte compagnie une cure dont il était l'auteur :

"Un matelot venait de se casser la jambe. M'étant trouvé par hasard sur le lieu de l'accident, j'ai aussitôt rapproché les deux parties de la jambe cassée, et après les avoir fortement assujetties avec une ficelle, j'ai arrosé le tout d'eau de goudron. Le soir même, le matelot se servait de sa jambe comme auparavant."

Là-dessus grand émoi à la Société Royale. On se met à discuter pour et contre : les uns nient le fait, les autres vantent les vertus de l'eau de goudron.

Quelque temps après, nouvelle lettre du chirurgien au secrétaire :

"Dans ma dernière, disait-il, j'ai omis d'ajouter que la jambe cassée du matelot était une jambe de bois".

On pense si le public se divertit quand l'histoire fut connue.

\* \* \*

## MON REMÈDE

(Du Journal des Abrutis.)

Quand je suis las de l'existence,  
Quand je n'ai plus rien à chérir,  
Quand je subis ton inconstance,  
Je sais, ô femme, me guérir !

Dans de beaux rêves je butine,  
J'accouple les jours et les nuits  
Dans des parfums de nicotine !  
Je vois s'envoler mes ennuis.

Amour, tabac et fantaisie  
Furent toujours ma poésie,  
L'éternel désir de mon cœur.

Aussi quand le chagrin m'égare,  
Pour le chasser, riant, moqueur,  
Je n'ai qu'à fumer un cigare.

## EN CHIFFRES ROUNDS

Je n'ai que faire du compte détaillé des profits et pertes, disait un patron bourru à son teneur de livres ; donnez-moi simplement *en chiffres ronds*, le montant des profits de l'an dernier.

Et le commis revint au bout d'une minute, après avoir couché sur une belle feuille de papier : 0. 0. 0 ! les plus beaux chiffres ronds qu'on puisse imaginer.

## ONGLES ET CHEVEUX

(Pour le SAMEDI.)

Des taches blanches sur les ongles dénotent l'amour de la société des femmes, mais l'inconstance dans les affections.

Tenir les bouts des ongles bien arrondis, est signe d'orgueil.

Les ongles courts signifient la patience, la bonne camaraderie et la détermination.

Les ongles transparents, où perce un rouge léger, annoncent un caractère joyeux et aimable.

Les amoureux, aux ongles transparents, se laissent emporter par leurs passions, parfois jusqu'à la démence.

Si vous rencontrez un individu avec des ongles longs et pointus, dites qu'il est ou musicien, ou politicien, ou poète, ou romanesque, ou avocat. Celui qui se fait remarquer par la malpropreté générale des ongles, est un reclus ou un philosophe.

Un homme avec des ongles jaunes, est adonné aux vices.

Celui qui se coupe les ongles d'une manière irrégulière, est prompt et déterminé, type d'hommes qui finissent généralement mal ou qui se marient.

\* \*

Les cheveux épais et noirs et une peau noire, annoncent une grande force de caractère, avec tendance au sensualisme.

Si les cheveux sont fins, la tendance est à la vertu.

Les cheveux roides et noirs, indiquent une personne grossière, mais franche.

Les cheveux d'un sombre-brun et fins sont le signe d'une nature excessivement sensitive.

Les cheveux plats-collants allongés annoncent un caractère mélancolique, mais constant.

Les cheveux roides et roux indiquent de fortes passions animales, avec une égale force de caractère.

Les cheveux châtain, avec visage rubicond, sont l'indice du plus haut degré de sensibilité sentimentale, avec la volonté de pouvoir jouir et souffrir.

Les cheveux crépus et frisés indiquent une nature prompte, capable, mais téméraire.

Les cheveux blancs dénotent une constitution indolente.

La couleur des cheveux possède certaines qualités chimiques qui semblent influencer sur le caractère. C'est ainsi que les personnes qui ont les cheveux roux, sont passionnées. Ces cheveux contiennent une grande quantité de soufre et de fer, tandis que les cheveux très noirs doivent leur couleur à une grande quantité de carbone presque pur. La présence de ces matières dans le sang influe aussi sur le tempérament. La manière même de s'arranger les cheveux, est un fort indice de nos goûts et de nos passions dominantes.

## UN DEMENTI

A.—On m'a dit que vous m'aviez appelé un vulgaire menteur.

B.—Moi? Pas du tout; j'ai, au contraire, dit que vous étiez un rare menteur.

## PERSPECTIVE DECOURAGEANTE



Beaumont.—Je suis à me demander pourquoi Alfred a rompu avec la jolie mademoiselle Clotilde.

Madame Distout.—La crainte de l'avenir; quelqu'un lui a dit que sa mère lui ressemblait lorsqu'elle était jeune.

## PAUVRE CASQUE!

(Pour le SAMEDI.)

C'était bien ennuyant dans la maison de pension du vieux McKenna! Je dis maison, par habitude de parler, car c'était dans un *log shanty* que nous mangions du... de... des... n'importe quoi avec des *beans*... toujours des *beans*. Le *vieux* avait servi vingt-cinq ans comme simple soldat dans l'armée anglaise; il s'était retiré pour soustraire sa pension de John Bull et faire souffrir les pauvres diables qui travaillaient à la construction du chemin de fer Pacifique-Canadien, sur la division du lac Supérieur.

Comme de raison, il avait une carabine qui n'avait pas sa pareille au monde; de fait, elle était belle, longue et de gros calibre. Après Dieu, c'était sa carabine!

Plusieurs fois, les pensionnaires avaient voulu l'emprunter pour se débarrasser d'un ours effronté qui venait, la nuit, dévorer l'huile et le suif qui servaient aux roues des chars.

Impossible!—Menaces, prières, belles façons, rien n'aurait pu décider l'ancien à se séparer de son arme. Il nous refusa même le plaisir d'entendre un coup de feu pendant tout l'été de 1885, dans un pays où le gibier abondait. A l'automne, nous réussîmes, cependant, à lui faire tirer un coup, un seul coup de fusil, et voici comment. A trois ou quatre cents pieds du *shanty*, dans un ravin, un gros ruisseau nous fournissait de l'eau magnifique. Un matin, la surface du ruisseau étant couverte de glace, il fallut faire un trou pour obtenir le précieux liquide. La même gelée avait fait sortir d'une valise un casque énorme qui devait couvrir la tête de notre aimable maître de pension. Un farceur imagina de mettre le casque près de l'ouverture pratiquée dans la glace du ruisseau, arrangeant tout de manière, qu'à une centaine de pieds, l'on put confondre le casque avec une loutre à demie sortie du ruisseau. Je fus choisi pour porter la nouvelle. Je trouvai le *vieux* soldat assoupi auprès d'une table; essoufflé, je lui annonçai qu'une loutre était à demie sortie du trou où nous puisions l'eau du ruisseau!

Il ne fit qu'un bond vers sa carabine!

Tête nue et à quatre pattes dans la neige, il

partit en rampant dans la direction de l'imprudent gibier, pendant que tous les pensionnaires cachés dans le bord de la forêt, se tenaient à quatre pour ne pas rire. J'étais loin lorsque j'entendis la détonation de cette chère carabine; pas assez, cependant, pour ne pas entendre les jurons et les éclats de rire qui suivirent immédiatement après!

Le *vieux* avait visé juste! deux trous de trois pouces de longueur avaient rendu l'aspect de son casque bien repoussant.

Je fus deux jours sans me montrer aux *beans* et sans paraître devant le père McKenna!

JOSEPH BELANGER.

15 St Anselme, St Roch, Québec,  
24 Novembre 1890.

## Dictionnaire Américain-Français à l'usage des Européens.

Les européens qui viennent sur ce continent, même les anglais, se trompent souvent pour ne pas dire toujours sur la valeur de quelques expressions américaines. Le SAMEDI croit rendre un réel service à la société en donnant la signification réelle de ces américanismes.

*Boodle*.—Paquet—Résultat de l'opération qui consiste à prendre subtilement à autrui une valeur quelconque. S'emploie surtout dans les relations entre caissiers et actionnaires; fait partie des opérations municipales... aux Etats-Unis.

*Gambling*.—Jouer—Jouer à des jeux vulgaires, tel que le poker, à cinq ou dix piastres de mieux.

*Transactions*.—Transactions—Spéculer sur l'incertain, sans limites.

*Embezzler*.—Escroc—Le citoyen qui a volé moins de \$100,000.

*Bold financier*.—Financier hardi—Un américain préférant manger au Canada les millions de son patron, plutôt que de grignoter tranquillement son avoir aux Etats-Unis.

*Cheating*.—Participe présent de tromper—Se dit quand on n'a pas été du bon côté d'une affaire.

*Good financial management*.—Bonne direction financière—S'applique aux opérations dans lesquelles on a mis les autres dedans.

*Fool*.—Fou, imbécile—Celui qui permet aux étrangers de voir clair dans ses affaires.

*Man of sound judgment*.—Homme de bon jugement—Ceux qui vous laissent diriger vos intérêts.

*A soulless corporation*.—Une corporation sans âme—Riche compagnie dont on est exclu.

*A beneficent cooperative scheme*.—Une association coopérative de bienfaisance—Riche compagnie dont on est le principal actionnaire.

*Rash speculation*.—Spéculer insensé—Tout ce qui a mal tourné.

*Villainous ring*.—Association vicieuse—Compagnie qui ne veut pas de vous.

*Mutual protective association*.—Association mutuelle de protection—Quand on en fait partie.

*A poor devil*.—Un pauvre diable—L'ami qui a fait un petit coup sale et qui a été découvert.

*A rising man*.—Un homme d'avenir—L'ami qui a commis un nombre incalculable de mauvaises actions qui ont réussi et qui n'a jamais été pris.

## CE QUE COÛTE UN COUP DE CANON

On sait que toutes les puissances ont mobilisé leurs flottes à la fin de juin pour faire des grandes manœuvres navales, et qu'il a été tiré un nombre considérable de coups de canon.

Veut-on savoir ce que coûte un coup des grosses pièces d'artillerie de marine pesant 110 tonnes ? On emploie pour le chargement :

Poudre, 900 lbs.....	\$400
Projectile, 1800 lbs....	435
Soie pour la cartouche..	17
Total.....	\$852

Ce qui, au taux de 4% correspond au revenu annuel d'un capital de \$21,250.

## DIFFICILE A EMBÊTER

(Pour le SAMEDI)

La triste aventure arrivée dernièrement au nommé Wright du haut de l'Ottawa qui s'est fait filouter \$700 par un étranger de la rue St-Jacques, a donné une nouvelle intensité à cette frayeur légendaire de la ville qu'on trouve parfois dans l'esprit de campagnards naïfs.

La nouvelle du vol se répandit dans la paroisse de M. Wright au moment même où un vieux et respectable couple venait de se décider à aller faire un tour à Montréal.

Comme ils n'étaient jamais sortis de leur village et qu'ils avaient une idée bien imparfaite de la manière de voyager en chemins de fer, chacun s'empressa de leur donner des conseils plus saugrenus les uns que les autres, les mettant surtout en garde contre les mauvais tours, les ruses et les pièges sans fin auxquels ils allaient être exposés, en arrivant dans la grande Babylone.

Munis de toutes ces recommandations, nos braves gens partirent, bien résolus de ne pas s'en laisser imposer ni de se laisser duper comme des novices.

Arrivés à la gare de Ste Thérèse, le train eut à stopper. Le vieux, en entendant annoncer qu'ils avaient cinq minutes d'arrêt, en profita pour descendre du wagon et aller examiner les environs.

Mais hélas, le train repartit sans lui. Le choc fut si rude qu'il en versa d'abondantes larmes.

Le maître de gare, touché de sa douleur, promit de le faire partir par le train de Winnipeg qui n'était qu'à dix minutes de l'autre.

Le sort voulut que ce jour-là le train d'Ottawa attendit quelque peu à St Martin, et le train de Winnipeg prit les devants; ce qui fit qu'il arriva à la place Dalhousie dix minutes avant l'autre.

Quand le dernier train entra en gare notre homme appercevant sa chère vieille moitié debout sur une des plate-formes, s'élança de toute sa vitesse à l'encontre de celle qu'il croyait déjà presque perdue pour lui, en s'écriant au comble de la joie :

"Eh ben, Madeleine, ma chère vieille, je sommes ben content de t'revoir. Je pensions que je t'avions perdue à tout jamais. Vite, descends."

Mais Madeleine, le toisant de son regard le plus méprisant et se haussant de son mieux lui lance à brûle-pourpoint cette apostrophe foudroyante :

"Ah ben, oui-dà. T'en es un drôle d'enjoleur, toi ! et c'est à moi, pardessus le marché, que t'as l'audace de vouloir jouer de ces farces-là ! Décampe, écourant morceau, ou j'appelle la police. Mon homme à moi, il a débarqué à Ste Thérèse voilà déjà trois quarts d'heure."

## NOS CHERIS



Premier enfant d'école.—Ma maman garde la maison tous les jendis pour recevoir.  
Second enfant d'école.—Tous les autres jours, elle va travailler ailleurs ?

## CLASSIFICATION DES ROSES

- Rose-gloire du matin—pour les religieuses.
- Rose-mousseuse—pour dames mariées.
- Rose-willet—pour jeunes matrones.
- Rose de Damas—pour les bals masqués.
- Rose des bois—pour les badauds.
- Rose-or pourpre—pour les riches.
- Rose-Maréchal Niel—pour les soldats.
- Rose-Jacqueminot—pour les gens du monde.
- Rose-Charron—pour les héritiers.
- Rose sauvage—pour les *dudes*.
- Rose à peine éclose—pour les jeunes mariées.
- Rose à épines—pour les grondeurs.
- Rose-thé—pour les vieilles filles.
- Rose des champs—pour ceux qui s'établissent.
- Rose de ronce—pour les pauvres.
- Rose-chou—pour les tailleurs.
- Rose, Bouton de—pour les jeunes garçons.
- Rose blanche—pour les jeunes filles.
- Rose-Martha Washington—pour les présidents.

## NOS CHERIS



Violette.—Pourquoi ton petit frère n'est-il pas venu ?  
Oscar.—Il n'est pas bien ce soir. Tu sais, nous avions des œufs à la neige au souper et.....  
Violette.—Il en a trop mangé ?  
Oscar.—Non, je lui ai volé sa part. Il est très mal, très mal.

## QUELQUES COUTUMES ETRANGES DES HABITANTS DE L'ALASKA

(Lettre d'un voyageur au SAMEDI)

Une singularité hideuse chez les Thinkets, comme on appelle les indigènes de l'Alaska, est de faire porter aux femmes ce que l'on appelle la "labrette", c'est-à-dire une fente pratiquée au dessous de la bouche et dans le même sens que la bouche.

Chose assez étrange, chez les Esquimaux, les hommes se mettent de semblables atrocités dans les coins de la bouche.

Lorsque les jeunes filles ont atteint leur quatorzième année, le milieu de la lèvre inférieure est perforé et on y introduit un morceau de fil en cuivre pour empêcher l'ouverture de se fermer.

On allonge par degrés cette fente, et les ornements en bois ou en ivoire, sont agrandis en proportion, jusqu'à ce qu'ils mesurent souvent trois ou quatre pouces en longueur et presque autant en largeur ; ce qui arrive le plus souvent lorsque la dame est avancée en âge et que les muscles sont plus relâchés.

La labrette est creusée de chaque côté comme une cuillère, mais pas aussi creuse tout-à-fait. Les côtés sont aussi creusés comme les rainures d'une poulie, pour permettre d'attacher à la lèvre, d'une manière plus solide, ce précieux ornement.

On dit, mais je ne m'en porte pas garant, que cet ornement est parfois aussi utile qu'il a été autrefois considéré de bon goût, en permettant aux doigts mignons de celles qui les portent de s'y accrocher dans leurs ébats avinés.

Les Thinkets comme d'autres races du pays, sont hospitaliers jusqu'à l'excès. Lorsqu'un sauvage a un surplus de comestibles, il n'est heureux que lorsque ses amis lui aident à les faire disparaître. Ils sont censés emporter ce qu'ils ne peuvent dévorer sur le champ.

Un hôte a droit de s'offenser si ses invités ne goûtent pas à tous les mets qui leur sont offerts. S'il y a des étrangers parmi les visiteurs, il n'est pas rare de voir s'organiser quatre ou cinq festins dans la même journée.

Le pot est toujours au feu et les mets sont presque tous bouillis, bien que la farine détrempée dans une eau repoussante est souvent rôtie ou grillée.

Ils ont une espèce de plante marine, qui ressemble au tabac, et qu'ils chiquent ; elle est, dit-on, bonne à manger, préparée au vinaigre.

La feuille de Kinnikinnick est mêlée au tabac à fumer pour mieux faire ressortir le précieux narcotique.

Tous les sauvages de l'Amérique du Nord se servent de cette feuille dans le même but. Autrefois on la broyait dans des pilons, qui existent encore de nos jours, mais qui ne sont plus d'aucune utilité, car le tabac l'a remplacé pour toujours ; au point qu'il n'est pas rare de voir de petits garçons sauvages savourer avec une nonchalance sans pareille la pauvre cigarette efféminée.

Chose singulière, chez ce peuple, on ne change jamais de vêtements tant qu'ils ne tombent pas littéralement en haillons, ce qui donne une apparence de malpropreté. Ces gens-là se lavent, néanmoins, tous les jours, mais c'est surtout en hiver qu'ils recourent le plus souvent au bain.

Les débuts de toutes les grandes choses sont petits ; les débuts d'un chêne qui bravera les années est un gland minuscule.

HARPAGON EN AFFAIRES

Un cultivateur de St X... entre dans un magasin et demande au marchand le prix de ses grosses aiguilles.

—Un centin la pièce, lui dit le marchand.

—Je vous donnerai un œuf pour une aiguille.

—Impossible, puisque les œufs ne valent que 10 centins la douzaine.

—Alors, j'irai ailleurs.

Le marchand qui veut retenir et contenter ses clients lui donne une aiguille pour l'œuf en question.

—Très bien, dit le fermier, mais quand je fais une affaire, j'aime bien qu'on suive la coutume ordinaire ; vous savez : le petit verre de rhum pardessus le marché.

Le marchand veut lui faire comprendre qu'après le cas actuel, ce n'est pas un achat, mais un simple échange et qu'il est lui-même perdant. Le fermier tient bon et finit par obtenir son verre de rhum.

—Quand je prends un verre de rhum, ajoute notre rustique, j'aime bien à mettre un œuf dedans ; et ce disant, il porte la main sur l'œuf qu'il venait d'échanger, le casse, le met dans le rhum et l'avale d'un trait.

—Ah ça, dit-il au marchand, vous me devez une autre aiguille !

—Hein ! Comment donc ?

—Parceque l'œuf avait deux jaunes.

L'histoire ne dit pas s'il obtint l'autre aiguille.

LE TONNERRE

(Pour le SAMEDI.)

Qu'il est terrible et grand, majestueux tonnerre,  
Le formidable chant dont tu remplis les cieux !  
Quand ta puissante voix ébranle l'atmosphère,  
Et qu'elle fait trembler les plus audacieux !

Quoique rempli d'effroi, quand ton courroux sublime  
S'épanche dans les airs en flots retentissants,  
Du roc le plus altier j'escalade la cime  
Afin d'entendre mieux tes solennels accents.

L'âme dans l'Éternel et le front dans l'orage,  
En contemplant des flots la sombre et morne horreur,  
Foudre, je crois alors, que ton noble langage  
Est le puissant écho de la voix du Seigneur.

ALBERT FERLAND.

Montréal, 17 Novembre 1890.

UNE MONTRE REMARQUABLE



Homme de police. (chargé de découvrir les vols commis chez un marchand de fer). Ah ! ma canaille ! Lâche moi tout de suite ce rouleau de toile. C'est toi qui es le voleur, hein ?

Le voleur. — En douceur, mon vieux. Tu ne vois pas que c'est mon ressort de montre ?

LES LAMENTATIONS DU VEAU MARIN

(TELLES QUE CONFIEES AU SAMEDI.)



Vous demandez pourquoi je pleure comme un veau.  
Pourquoi mes cris pourraient défoncer un vaisseau,  
Pourquoi j'aime à gémir comme un soufflet de forge,  
Pourquoi je me débats comme un chat qu'on égorge,  
Pourquoi, sous l'aiguillon d'un éternel chagrin  
Mes pauvres yeux perdus vident leur cristallin,  
Sans que la douce main d'une mère ou d'un proche  
Ne vienne les sécher de leurs mouchoirs de poche,  
Pourquoi mon désespoir empoisonne les jours  
De mon oncle Fours ou de mon oncle Fours ?  
Peut-être croirez-vous que j'ai de la colique  
Ou que j'ai pris l'onglée au fonds du Pôle arctique ?  
Que je suis attendri sur le sort de Franklin,  
Qui n'a pu, paraît-il, retrouver son chemin ?  
Ou parce que je suis cause de la misère  
Que les États-Unis donnent à l'Angleterre ?  
Est-ce le triste fait que l'échevin Stephens  
Dans les joints d'un trottoir a perdu vingt-cinq cents ?  
Ou que le mois dernier une affreuse panique  
A fait dégringoler le stock du Pacifique ?  
Non, rien de tout cela. Si je suis si nerveux  
C'est que mes paletots deviennent trop coûteux :  
C'est l'horreur d'être rien tant que je suis en vie,  
Tandis qu'après ma mort je cause tant d'envie.  
Et, vous dirai-je tout ? C'est l'humiliation  
D'être parfois pris pour quelqu'un d'imitation.



LA DERNIERE MANIE

S'injecter des parfums sous la peau, au moyen de seringues hypodermiques.

Une revue médicale française annonce que certaines femmes, un peu trop mondaines, ont trouvé le moyen de s'adonner à un nouveau caprice. Elle s'injectent des parfums sous la peau, comme l'on faisait autrefois pour la morphine. C'est une esclave passionnée de la morphine, qui a mis la chose en vogue.

Non contente de répandre des parfums à profusion sur ses vêtements et dans les cheveux, elle se sentit follement et irrésistiblement prise de la passion de s'en injecter sous la peau et jusque dans le sang ! Il est, tout le monde l'admettra, tout à fait agréable et du meilleur ton, d'exhaler des parfums enivrants, mais chacun voudra avoir le sien propre, et que de luttes sourdes et petites guerres à l'horizon, lorsqu'une chère amie se permettra d'impicter sur le territoire de sa voisine ! Quel vaste champ pour nos petites jalousies le jour que cette manie sera tout à fait de mode !

\* \* \*

Mais voici bien une autre affaire. De même que l'alcool une fois absorbé dans le sang change le tempéramment en nous rendant plus gais ou plus acariâtres, de même les parfums donnés en injections, produisent des résultats dynamiques ou statiques sur les organes sensuels aussi bien qu'intellectuels.

Une application de musc engendre, chez la femme, l'amabilité et l'amour du plaisir.

Les jeunes filles qui suivent un traitement d'essence de rose, deviennent effrontées, orgueilleuses, chicanières et avares.

Le géranium inspire des pensées de bravoure et d'ambition louable.

La violette vous porte à la piété et à la dévotion.

Le benjoin rend songeur, poète, et inconstant.

La menthe développe la finesse et les instincts de commerce.

La verveine inspire l'amour des beaux arts.

L'ambre réchauffe l'inspiration ; c'est le parfum de prédilection des bas-bleus.

Le patchouli donne des attaques de nerfs.

Le camphre donne des idées basses et brutales. Le cuir de Russie porte à l'indolence et à des idées malsaines.

L'opoponax prédispose à la folie ; mais le parfum le plus dangereux de tous est sans contredit l'Ylang-Ylang, car il donne le goût des vices les plus bas et de la dissipation.

UN MIRACLE REDOUBLE

Une bonne vieille demoiselle avait l'habitude d'aller chaque matin entendre la messe.

—Mon père, dit-elle un jour au prêtre, depuis plusieurs jours il se passe quelque chose d'extraordinaire quand j'assiste à la messe.

—Qu'est-ce que c'est mon enfant, qu'est ce que c'est.

—Chaque matin, je vois St Pierre m'apparaître.

—Etes-vous bien certaine de cela, mon enfant ?

—Oh ! oui mon père, bien certaine.

—Allons, voyons. Est-ce que vous mangez avant de venir à l'Eglise ?

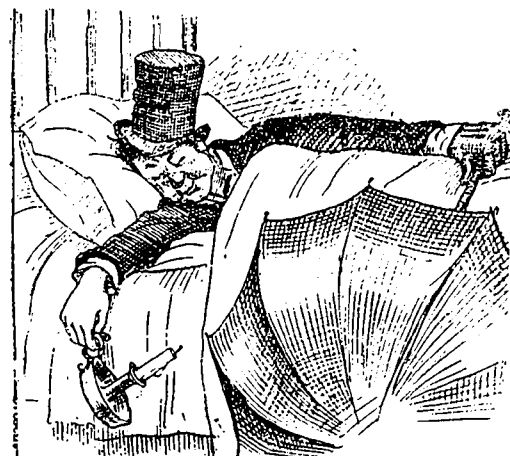
—Non, mon père.

—Vous ne prenez absolument rien ?

—Non, mon père, si ce n'est un petit verre de vin.

—Ah ! c'est bien, mon enfant, c'est bien. Eh ! bien alors, au lieu d'un verre, prenez-en deux et vous verrez St Pierre et St Paul.

UN BROUILLARD



—L'journal disaient qu'il n'he pleuvrait qu'une heure ! C'heffrayant chomme cha dure longtemps un horage comme cha.

## UN NOUVEAU POUVOIR MOTEUR

*Pas de fumée sans feu, pas de feu sans fumée*, vieil adage en partie double, dont une légion de chercheurs s'évertuent en ce moment à faire mentir la seconde proposition.

Cette poudre sans fumée, qui a déjà tant fait parler d'elle et dont les autres nations cherchent encore, paraît-il, la composition définitive, serait dès maintenant arrivée, affirme-t-on, à l'état de perfection dans les mains de nos praticiens. Il va de soi que, en cussé-je le secret, je ne m'aviserai pas de le publier ici. En pareil cas, le silence s'impose, même sur les remarques générales du problème résolu ou à résoudre. Laissons donc, il le faut, tous les voiles baissés.

\* \*

Mais voyez comme tout s'enchaîne : pendant que les pyrotechniciens des divers pays consacrent leurs méditations à obtenir la combustion aussi parfaite que possible des matières détonantes, afin de supprimer le brouillard qui, après le coup de Parme, résulte de la dispersion des molécules non consumées par l'embrassement des substances explosibles, voilà qu'un physicien français, M. Paul Giffard (frère du célèbre inventeur de l'injecteur des chaudières à vapeur) vient leur dire : " En vérité, vous vous donnez là un mal bien inutile. Si vous ne voulez pas de fumée, que ne supprimez-vous le feu ? Si vous jugez difficile ou impossible la combustion elle-même ?

— Mais, alors, à quel agent demanderons-nous la force d'impulsion du projectile ?

— A ceci, réplique le physicien leur montrant un petit tupe plein d'un liquide incolore.

— De l'eau ? C'est donc une arme à vapeur que vous nous proposez d'établir ?

— Non, puisque je vous ai conseillé de supprimer le feu.

— En ce cas, votre eau ?...

— Je ne vous ai pas dit que c'était de l'eau.

— Alors qu'est-ce donc ?

— Puisque vous entourez d'un si profond secret votre poudre sans fumée découverte ou à découvrir que, pour ma part, je mets au rang des vieilleries, vous me permettrez bien de faire quelque mystère de l'agent par lequel je me flatte de la remplacer avec d'énormes avantages.

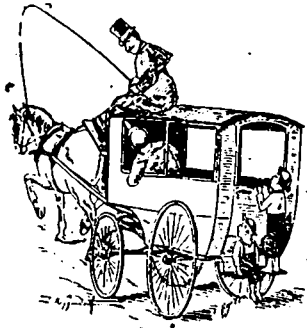
— Vous vous en flattez, fort bien, mais la preuve ?

— Je vais vous la donner."

— Sur quoi le physicien leur montre un fusil sous le canon duquel, à la partie inférieure, est fixé un petit cylindre d'acier contenant le liquide en question. " Et voici, dit-il, ce qui va se passer : " A chaque fois que je presserai sur la gachette de détente, le chien en s'abaissant poussera une aiguille contre une soupape qui ferme le réservoir de liquide. La soupape ne s'ouvrira que pour laisser tomber une gouttelette de liquide dans une loge vide, où elle se volatiliserait tout aussitôt en produisant une tension considérable : cette dilatation chassera le projectile qui est venu se placer automatiquement sur l'entrée du canon, et qui partira avec une vitesse et une force d'impulsion égales à celles qu'il pourrait devoir à vos poudres les plus énergiques." (D'après le journal *la Nature*.)

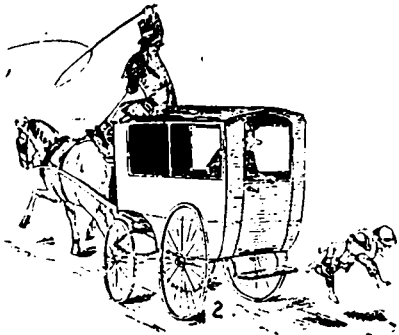
Ce qui fut dit fut fait, non seulement une fois, mais cent fois de suite, car le réservoir du liquide explosif peut fournir autant de déflagrations, sans qu'il soit besoin de le remplir de nouveau. Cela au grand ébahissement des pyrotechniciens qui comprirent que l'art de la balistique pouvait fort bien, à la suite de cette très originale expérience, entrer dans une ère absolument nouvelle. Or comme il n'y a en réalité aucun mystère international à faire de cette ingénieuse application d'un principe des longtemps reconnu, pourquoi ne dirions-nous pas que *l'eau* du petit tube n'est autre chose que du gaz acide carbonique liquéfié ?

## PLUS DE NEZ QUE DE FLAIR



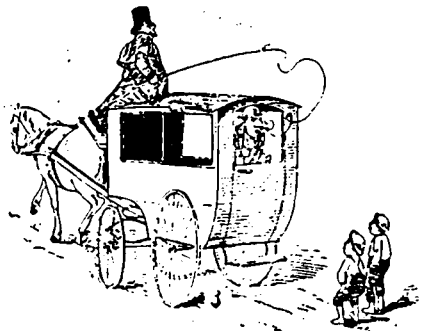
I

*Voyageur au cocher. — Vite, à la gare Dalhousie !*



II

*Le cocher aux gamins. — Mes tas de vermine ! Tiens, attrapez.*



III

*Le voyageur effrayé. — Hein ! Qu'est-ce que c'est ? Une roue de brisée ?*



IV

*Le cocher dont le fouet s'est enroulé. — Je parie que c'est encore cette malheureuse fiche de l'autre jour !*

La compressibilité, et par suite la liquéfaction, voire même la solidification des gaz en général, est un des phénomènes les plus intéressants de la physique. De nos jours, plusieurs praticiens renommés en ont fait l'objet d'expériences très curieuses. Mais parmi les fluides soumis à ces manipulations le gaz acide carbonique, si connu comme irrespirable et asphyxiant, est celui qui de plus longue date a fait le plus souvent parler de lui. Dès 1823, Faraday le liquéfiait en lui faisant supporter à la température de 0 une pression de 36 atmosphères : et il constata que le liquide obtenu ne conserve cette forme que tant qu'il reste sous la pression qui a servi à le produire. Il reconnut encore que si à 0 la tension de sa vapeur, c'est-à-dire l'effort qu'il fait pour reprendre sa forme primitive, est égale à 36 atmosphères, lorsqu'on abaisse cette température à 110, sa pression est encore égale à 23 atmosphères, de sorte qu'une différence de 11 degrés occasionne une différence de pression de 13 atmosphères.

Ce fut même à la suite de ces diverses constatations que l'illustre Davy, crut pouvoir affirmer que les gaz comprimés pourraient, devraient être un jour employés comme agents mécaniques et substitués à la vapeur d'eau, puisque leur effort de distension est considérable, et puisqu'il suffit

de légères différences de température, comme celle entre le soleil et l'ombrage, pour produire des changements de pression de plusieurs atmosphères, qu'on ne peut obtenir dans les machines à vapeur ordinaires qu'en brûlant une grande quantité de combustible.

Soixante ans ont passé depuis que le grand physicien formula théoriquement ce pronostic et nous semblons être à la veille de le voir se réaliser pratiquement par l'expérience de M. Giffard, qui, bien qu'appliquée spécialement à des engins du monde belliqueux, ne constitue pas moins une très utile démonstration en faveur du génie industriel pacifique.

## LE COMBLE DE L'ORGUEIL

*Brigitte. — Avez-vous vu les funérailles de M. O'Toole, madame Kate ?*

*Kate. — Oui.*

*Brigitte. — Rien que trois carrosses ! Vrai ! si je savais avoir d'aussi maigres funérailles, j'aimerais mieux ne pas mourir.*

## MANIÈRE DE TATER LE POULS EN CHINE

La loi chinoise défend l'ouverture et la dissection des corps. Toute la science des médecins chinois repose sur la signification des mouvements du pouls.

Ils ont découvert trois points au poignet pour tâter le pouls, et vingt-quatre espèces de pouls à chaque point de chaque poignet, ce qui fait cent quarante-quatre espèces de pouls à connaître.

Lorsqu'ils sont appelés auprès d'un malade, ils lui prennent le bras, qu'ils appuient sur un coussin, et ils font courir leurs cinq doigts sur le poignet comme sur le clavier d'un piano. Puis, c'est au tour de l'autre bras. Après cet examen, qui dure assez longtemps pour impatienter la malade, le disciple d'Esculape prononce son arrêt et formule ses prescriptions, qui rappellent celles des sorciers et des guérisseurs de nos campagnes.

## UN DEBUT FATIGUANT

Des marins étrangers causaient sur le quai, des dernières tempêtes.

— Moi, disait l'un, j'ai eu une terrible expérience, lorsque nous sommes allés au Brésil, la dernière fois. L'équipage est resté pendant quatre jours aux pompes ; nous avions une voie d'eau terrible.

— En voilà une belle affaire, qu'est-ce que vous direz quand vous connaîtrez mon histoire ? La première fois que j'ai navigué dans ce pays, c'est l'an dernier ; je me suis engagé dans le haut de l'Ottawa et le capitaine m'a gardé tout le temps à la pompe du radeau.

— Du radeau ?

— Oui, c'est comme je vous le dis ; il faisait eau de toutes parts, et je le vidais à mesure. Sans moi nous coulions ; ces canadiens-français sont si paresseux, qu'ils auraient mieux aimé mourir que de pomper cinq minutes.

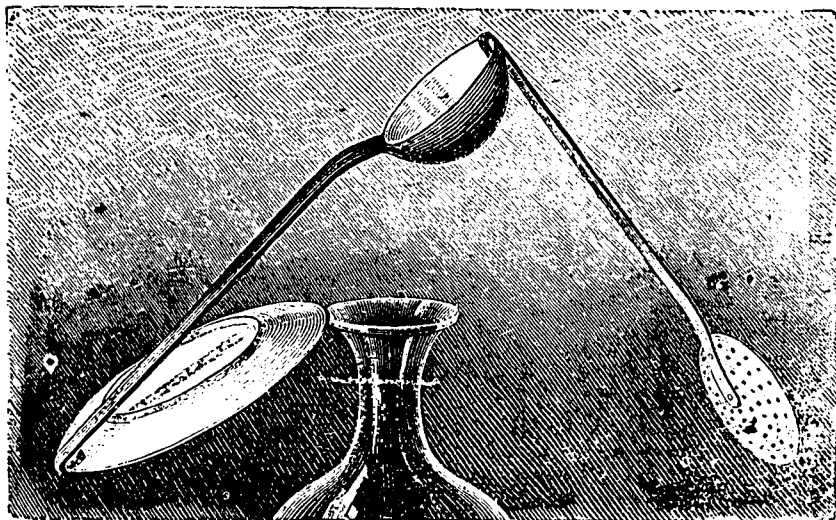
## LE COMBLE DE LA PREVOYANCE



*Tramp hésitant. — Non ; je n'y touche pas à ces pommes-là ; ça me gênerait l'appétit en tous cas que quel qu'un m'offre à dîner.*

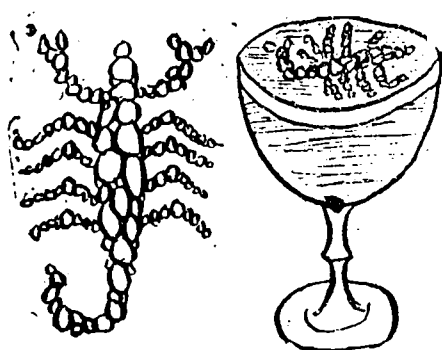
RECREATIONS SCIENTIFIQUES

THÉÂTRE ROYAL



Voici un tour d'équilibre avec des instruments bien ordinaires : une carafe, des cuillers à pot et une assiette. L'assiette restera suspendue telle que vous la voyez, dans la gravure ci-dessus.

11



LE CAMPHRE

Placez, à la surface de l'eau contenue dans une cuvette, des morceaux de camphre d'inégale grosseur, et reproduisant la forme d'un scorpion, par exemple. Au bout de quelque temps, l'animal commence à se mouvoir dans le liquide ; vous le voyez agiter ses pattes comme s'il essayait de nager, et replier convulsivement sa queue. Voilà une expérience bien simple, et qui peut, cependant, faire l'objet d'une étude intéressante.

10. Notre scorpion nage sur l'eau ; la densité du camphre est donc inférieure à celle de ce liquide ; d'autre part, les morceaux de camphre y plongent presque entièrement ; cette densité est donc très voisine de celle de l'eau.

20. L'animal ne fond pas dans le liquide. Le camphre est donc insoluble dans l'eau.

30. Si les divers morceaux du scorpion restent, juste exposés, à la place où nous les avons mis, et semblent être collés les uns aux autres ; c'est qu'ils sont reliés par suite de la formation des ménisques produits par la force de cohésion.

40. Enfin, si le scorpion exécute les mouvements qui font l'objet de notre expérience, c'est que le camphre émet des vapeurs ; même à la température ordinaire. Ces vapeurs en s'échappant, trouvent dans l'air une résistance suffisante pour faire mouvoir les morceaux de camphre.

50. Ajoutons que, pour que notre scorpion se démeine avec plus de furie, nous n'avons qu'à en approcher une allumette enflammée ; il prend feu aussitôt et semble se débattre dans d'atroces convulsions.

Nous démontrons ici que le camphre est combustible et nous pourrions, en hiver, utiliser cette propriété pour mystifier nos amis, auxquels nous annoncerons que nous pouvons faire brûler de la neige. Il nous suffira de mettre du camphre en poudre, dans un trou fait dans une boule de neige sans que l'œil le plus exercé puisse découvrir la supercherie, et d'y mettre le feu, au grand étonnement de l'assistance.

NOTE EDIT.—Nous acceptons volontiers les suggestions de notre correspondant Phil au sujet de ces *Récréations Scientifiques*.

UNE PREUVE

*Bric (en colère).*—Savez-vous que vos poulets sont venus dans ma cour ?

*Broc.*—Je m'en doutais, car je ne les ai jamais revus.

SALMIS DE SQUELETTE

*Pensionnaire.*—Tiens, un os de poulet dans la soupe à la tortue !

*Maîtresse de pension.*—Un os de poulet !

*Pensionnaire.*—Dame, le voilà ; c'est même un beau pilon.

*Maîtresse de pension.*—Ah ! je comprends la soupe au poulet bouillait dans la marmite à côté, et l'os aura sauté. Je vas aller vous chercher un os de tortue à la place.

TROP FIN

*Jeune dame.*—M'avez-vous excusé près de M. Archedent quand il est venu ?

*Servante.*—Oui, madame.

*Jeune dame.*—Qu'avez-vous dit ?

*Servante.*—Que vous souffriez d'un violent mal de dent.

*Jeune dame.*—Ho ! lui qui sait que je n'en ai plus une seule de vraie !

COMME LE NOTRE

*Docteur.*—J'ai le plaisir de vous annoncer que vous êtes l'heureux père de trois beaux enfants.

*Père (suffoqué d'étonnement).*—En êtes-vous sûr ? voyez-vous, docteur, le Juge Jetté vient de décider que la loi permet de demander le *recompte* et je veux m'en prévaloir.

DEMASQUE

*Anatole.*—Qu'est-ce que tu as, ma petite sœur ? seulement un mois de mariage et déjà tout en pleurs !

*Louise.*—Tiens, lis. Il fallait que mon mari se présentât à la députation pour que j'apprenne ce qu'il était. C'est horrible ce que les journaux savaient de lui et qu'ils m'ont caché. C'est un monstre.

ASTRONOMIE

*Petitjean.*—Papa, qu'est-ce que c'est qu'une étoile ?

*Petitjean, père (ancien acteur étoilé et dégoimé).*—C'est une chose qui brille, file et tombe.

S'il est agréable de faire la chronique du Théâtre-Royal, parce qu'on a toujours à faire le récit de scènes charmantes, il est encore plus agréable d'y assister, on jouit de spectacles vraiment amusants.

Cette semaine la troupe Weber et Field ont donné des représentations réellement délicieuses. Le rôle de chinois a été admirablement bien rendu par les frères Fremont, qui ont montré beaucoup de talent, de souplesse et d'habileté.

L'auditoire a accueilli avec la plus grande faveur Mlle Isabelle Ward et Mlle Rosina, qui ont certes bien mérité les applaudissements enthousiastes dont elles ont été l'objet.

MM. Weber et Field ont tenu les spectateurs sous le charme continuel de leur jeu. La comédie qu'ils ont jouée était de bon goût et ils ont su la faire apprécier par leur talent.

M. Drawee a étonné son auditoire, c'est là le mot qui caractérise son jeu.

La comédie burlesque *Crazy Quill*, qui termine les séances est la pièce de résistance, le vrai mot de la fin, tant il y a de gaieté, de sel et de bon goût dans cette jolie comédie.

Le tout est une bonne aubaine pour les amateurs. Ceux qui n'ont pas eu l'avantage d'assister à ces représentations dans le courant de cette semaine, feront bien de profiter des deux dernières séances : samedi après-midi et samedi soir.

CAS DE DEFENSE LEGITIME

*Recorder.*—Vous êtes accusé d'avoir maltraité votre docteur.

*Accusé.*—C'est lui qui avait commencé.

L'UTILITE DE LA FEMME

*Bouleau.*—Ce n'est que lorsque vous êtes dans la peine que vous vous apercevez combien vous êtes heureux d'avoir une femme près de vous.

*Rouleau.*—Certainement c'est si bon de la lui faire porter.

CADEAU ECONOMIQUE

*Papa.*—Mon fils, je ne te fais pas un reproche d'être généreux avec ta femme ; il faut que la lune de miel se passe ; mais ce n'est pas une raison pour lui donner des bagues aussi coûteuses que celle que tu viens de lui apporter.

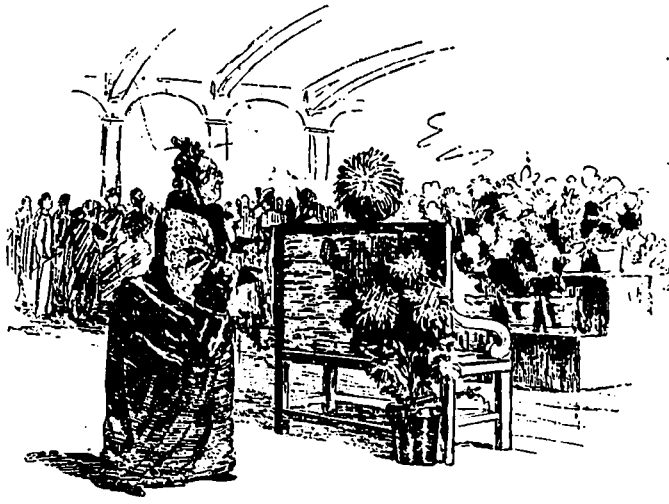
*Anatole.*—Mais, papa, tu te trompes ; tout cher que soit cette bague, elle me fait encore réaliser des économies : Henriette ne portera pas de gants de toute la saison.

UN BIEN PÉNIBLE ERREUR

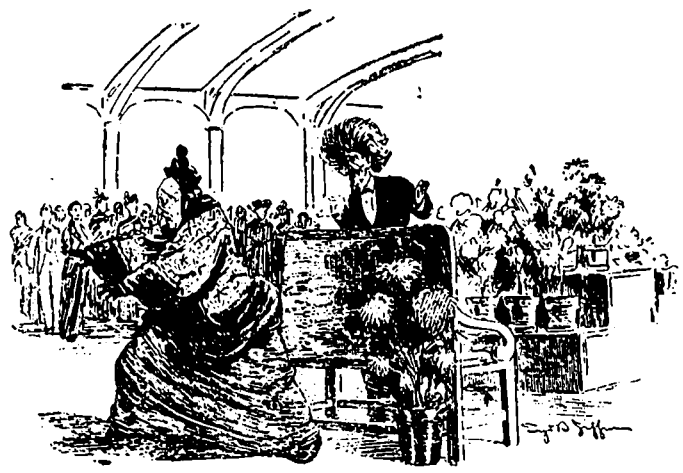


La tante Marie n'a certainement pas un rois de rossignol, mais quand le pauvre aveugle lui a dit : "Merci, mon bon monsieur" ; il n'y a que la fois qu'elle en tu rougisse qui lui a causé autant de plaisir dans sa vie.

## DU RÈGNE VÉGÉTAL AU RÈGNE ANIMAL



I  
Madame de la Bulle grande amatrice de fleurs. — Voilà un chrysanthème comme je n'en ai jamais vu. Je le cueille, dussai-je aller à la police.



II  
Monsieur de Lacoerd-Sensible. — Pardon, madame, mais je n'ai pas l'honneur de vous connaître.

## LA BOITE AUX LETTRES DU SAMEDI

## I

## CUEILLIS ÇA ET LÀ

X. (à une jeune mariée qui monte une côte). — Vous devez être fatiguée, madame ?  
Jeune mariée. — Moi, fatiguée ! De ce temps-ci, je monterais au ciel sans ailes.  
X. — Oui, mais pas sans lui.

Entendu à l'Union Commercial :

Morency. — Vous êtes bien sciant ce soir ?  
X. — Ce n'est pas ma faute, si je ne suis pas mort en scies (Morency).

A la table de billard :  
Richard à Guillaume qui fait de bons coups de billard. — Montre-moi donc ton grand coup.  
Guillaume. — Me prends-tu pour une girafe ?

C. — Etre si noir et s'appeler Leblanc !  
X. — Bah ! ma blonde est bien une Brune elle (Brunelle).

Guillaume est un joueur de billard extraordinaire. Jamais il ne joue que pour deux points. Aussi les a-t-il toujours, puisqu'à la fin de la partie on peut dire qu'il n'a point de points.

B. (parlant d'un prétentieux qui chante dans un salon). — C'est un fat.

X. — Je ne m'y connais pas en chant, mais si c'est un fat, il est faux.

B. — C'est un fat de poitrine, dans tous les cas.

B. est dans une salle de musique et cherche à monter sa gamme et dit :

C'est curieux, je ne puis tomber sur le do.

X. s'approche, lui donne un croc en jambe et B. se lève fermement convaincu qu'il aurait pu tomber sur le dos seul.

X. — Dans quel temps l'homme est-il le plus rond ?

B. — Lorsqu'il est saoul, puisqu'un sou est rond.

Dans un club on discute l'opportunité d'avoir un autre poêle pour chauffer un appartement.

M. Laine se lève et dit qu'acheter un poêle, ce serait trop de dépenses, qu'il faudrait avoir du bois, etc.

M. Dubois. — Il est facile à monsieur de dire qu'il ne veut pas avoir de poêle, puisqu'il est Laine.

Dugal. — Les jeunes filles sont toujours les mêmes; plus on est poli pour elles, plus elles sont exigeantes.

X. — Oui; c'est vrai, j'en ai entendu une dire : "Quand on prend Dugal on n'en saurait trop prendre."

X. vient d'être nommé maître d'école, ou le taquine à ce sujet.

X. — C'est encore un avantage que d'être maître d'école, on l'emporte sur la reine.

B. — Comment ? Je ne puis voir.

X. — La reine ne peut empêcher son portrait d'être affiché à tous les coins de rues. Tand que moi, ça m'est facile, puisque je suis maître des colles.

Entendu dans une des classes des écoles du soir :

Joseph. — Si tu me dis combien j'ai fait de lances sur ce papier, je te donne dix centins.

Alfred (apercevant le maître qui les regarde). — Silence !

Joseph qui a compris : "six lances," lui donne les dix centins.

Quelle similitude y a-t-il entre une ligne sans hameçon et une ligne avec un hameçon ?

La première pêche par le bas et la seconde pêche par le bas.

Quelle similitude y a-t-il entre un bec de gaz allumé et un bec de jeune fille ?

Le premier nous brûle et le second nous enflamme.

Sherbrooke, 14 nov. 1890.

PAUL ÉMILE.

## II

## UN PEU POUR RIRE

(Pour le SAMEDI)

Nos enfants :

— Dis donc, maman !... le monsieur qui a demandé sa main à Thérèse... est-ce que c'est pour en faire un joujou ?

— Garçon ?

— Monsieur ?

— Un peu de whiskey... pour finir mon can...

Sur la rue :

— Ainsi, vous ne voulez pas accepter mon invitation à dîner pour demain ?

— Vous n'y pensez pas, mon cher. Je vous répète que j'ai eu la douleur d'enterrer ma belle-mère, ce matin. Voyons ! remettons la petite fête à après-demain.

A la campagne :

— La charité, s'il vous plaît, mon bon monsieur... Je n'ai plus ni père ni mère, je suis orphelin.

— Qu'est-ce que fait ton père ?

— Il est casseur de pierre.

A la Cour du Recorder :

Le juge au témoin. — Quel est le temps que ça prend entre votre demeure et l'hôtelier chez lequel s'est perpétré le délit ?

Le témoin après un instant de silence. — Est-ce pour y aller ou pour en revenir ?

Après la distribution des prix.

— Alors, tu en as eu deux ?

— Oui, papa.

— Lesquels ?

— D'abord, le prix de mémoire

— Et l'autre ?

— Ah ! l'autre, je ne me rappelle plus !

Avis important affiché dans une gare (moi aussi, je ne me rappelle plus... le nom de cette gare) :

" Les jeunes filles qui n'ont pas à la gare des amis pour les recevoir, sont priées de ne pas se fier à des personnes qui leur sont inconnues, ni d'aller à aucune adresse qui leur serait donnée en voyage par des étrangers. Il arrive souvent que ceux-ci sont des agents envoyés dans le seul but de les tromper.

" Celles qui arrivent aux endroits sus nommés et s'y trouvent sans connaissances sont priées d'aller tout de suite à une des adresses indiquées au bas de cet avis. Elles y trouveront de suite les renseignements nécessaires."

J. ALCIDE C.

Montréal, 25 novembre 1890.

## III

## RAVAUDERASSERIES ET EFFAROUCAILLONNADES

(Pour le SAMEDI)

Je me trouvais, il y a quelques jours, en compagnie d'un ami, à bord d'un train de l'Inter-colonial, revenant d'un voyage de plaisir.

Nous étions passés dans un char-fumoir, quand, à une gare où le train s'était arrêté, une femme, suivie d'un jeune garçon, fait tout à coup son apparition et vient s'asseoir non loin de nous.

L'enfant, d'un caractère un peu bruyant, s'empara soudain des deux billets et les examine attentivement.

— Firmin, dit la mère, mets donc les billets dans ta poche ; les personnes qui sont avec nous n'ont pas besoin de savoir que nous voyageons en deuxième classe.

Etienne S... avait une passion malheureuse pour le jeu de billard ; il négligeait souvent son ouvrage pour passer des journées entières dans un club où on le laissait jouer à volonté.

Un jour de l'hiver dernier, on vint dire à son père qu'il était retenu dans ce club où, d'un coup de queue mal appliqué, il venait de déchirer un drap tout neuf. Le père se transporte où était retenu son fils, et, en homme bien appris, paie le tapis ; puis, tirant son canif, il le coupe proprement tout à l'entour ; après quoi, il le roule soigneusement sous son bras et le porte chez un tailleur, où il en fait faire, pour son fils, habit, gilet et pantalon. Tant que dura le malheureux drap, qui était excellent, le jeune homme n'eut pas autre chose à porter. On nous assure qu'il est, depuis ce temps-là, parfaitement guéri de sa passion pour le carambolage.



Une élégante jeune fille, passait hier dans la Côte des Marchands. Un de ces flâneurs de trottoirs qui font métier d'importuner les femmes de leurs insolentes galanteries, s'attache à ses pas et lui tient des propos inconvenants. Fort embarrassée, la jeune fille passe de l'autre côté de la rue ; mais le manant continue de la suivre et de chuchoter à son oreille. A bout de patience, la jeune fille s'arrête, tire son porte-monnaie, y prend un sou, et, tournant pour la première fois la tête :

—Tenez, dit-elle, voilà pour vous, mon brave homme.

Le mendiant d'amour s'éloigna sans demander son reste.

\*\*

Un cordonnier de cette ville attendait depuis longtemps le paiement d'une superbe paire de bottes fournie à un barbier de ses amis. Il se présente, l'autre soir, devant celui-ci, son ordre à la main.

—On vous doit, dit le barbier, il faut que vous soyez payé.

—Ah ! cher monsieur, répondit le cordonnier, quel service !

—Il n'y a pas de service là-dedans.

—Que de reconnaissance !

—Vous ne m'en devez pas.

—Vous voulez donc bien me dire que je serai payé ?

—Sans doute.

—Mais quand ?

—Quand ?... Tiens, vous êtes bien curieux.

\*\*

Un ivrogne, insolent s'il en fut un, se trouvant la semaine dernière à bord du bateau traversier, insulta un brave homme qui avait eu le malheur de venir s'asseoir à côté de lui. La querelle s'étant échauffée, le fat, jouant l'homme d'importance, dit :

—Je vous ferai donner cent coups de bâton par mes gens.

—Monsieur, lui répondit l'homme sage, il ne faut pas faire tant de bruit ; je n'ai point de domestiques à mes ordres ; mais, si vous voulez prendre la peine de sortir sur le pont du bateau, j'aurai l'honneur de vous les donner moi-même.

\*\*

Il y avait, l'année dernière, dans la rue F..., un garçon qui était si grêle et si faible, qu'au moindre choc, il tombait par terre. Comme le vent, pour peu qu'il eût été violent, aurait pu le renverser, on dit qu'il avait eu la précaution de se faire faire des chaussures garnies de semelles de plomb pour se tenir debout.

AGUE ERAITE.

Lévis, novembre 1890.

IV

LE COIN DE "JOE"

—Est-ce que l'air est sain dans ce village ?

—Oh ! monsieur, excellent ! on y devient centenaire en bien peu de temps.

\*\*

Marchand.—Monsieur, je puis vous assurer

que ces homards sont frais, ils viennent justement d'arriver de Portland.

—Sapristi ! je crois qu'ils sont venus à pied !

\*\*

Le médecin à son patient.—Comment, vous prenez jusqu'à cinq verres de boisson par jour ! Ça ne fait qu'augmenter votre maladie. Je ne vous en avait prescrit qu'un seul, comme stimulant.

Patient.—C'est vrai, mais les quatre autres docteurs m'en ont prescrit chacun un !

\*\*

Jeune fille atteinte du mal de dents.—Oh ! ma dent me fait un mal horrible ! (Naïvement) Pourquoi ne suis-je pas venu au monde sans dents ?

—Vous aviez des dents mademoiselle ?

\*\*

Monsieur le docteur l'autre jour à son cercle, tempêtant :

—A qui en avez-vous donc ? lui demande un membre du cercle.

—A un étranger, que je soigne depuis quinze jours, et qui vient de se sauver aux Etats sans me payer !

—Voyons docteur ! laissez faire, il y en a assez dans les cimetières qui vous ont payé sans se sauver.

\*\*

En cour.

—Prévenu, vous avez volé le plaignant ?

—Mais monsieur... c'est par faiblesse ; je n'avais rien pris depuis le matin !

\*\*

Dans un salon, on cause magnétisme, spiritisme, etc., etc.

—Et vous docteur, dit une dame, en s'adressant à M. X... croyez-vous aux manifestations des esprits, aux apparitions ?

—Oh ! moi, madame, non, parce que, si je croyais aux revenants, je renoncerais immédiatement à exercer la médecine.

\*\*

Au fumoir du club.

—Suis-je bête !

—Ah ! ça, c'est vrai !

—Qui te parle ? toi...

—Mais tu t'accuses toi-même.

—Moi je le disais sans le penser.

—Et moi, depuis longtemps je le pensais sans le dire !

\*\*

—Ne remarques-tu pas, que, dans la société, le nombre des imbéciles est considérable ?

—Cela est d'autant plus vrai, mon cher Alfred, qu'il y en a souvent un de plus qu'on ne le suppose.

\*\*

Petite fantaisie sur l'arithmétique :

—Quelle différence y a-t-il entre un caissier, un voleur, une femme et la politique ?

Le caissier additionne.

Le voleur soustrait.

La femme multiplie.

Et la politique divise.

Bonne résolution.

Plus de Champagne, de cognac, de gin, ni de cock-tails, si ce n'est pendant ou entre entre les repas !

JOE.

V

4 Novembre, 1890.

Cher A mie

Je m'ai la min sur payi piez pour ses tis-faire mon cœur qu'il pense toujour à vous ses me coute bien pars que j'ai peur que mon payi piez vous s'an n'uil je pense bien que vous s'aïser doutre A mie pour pas ser vatre ten et que mois j'ai que vaux n'ouvolle pour me dé s'en n'uilier sous van je dé sirrai que mon cœur se rai peti toi saux il pourai à lez vollé ous mes panser son sie souvens qu'elle ba neur pour un cœur d'être prais de sont n'aïment mon cœur vie que des pérence pour pas ser d'aïjours com j'ai pas sai le jour de la faite aux jour duis je peux pas vous dirre qu'elle jours jirai à Quebec ci a toute fois que jirai vous le sazez je desirre d'allez sous vant à Quebec

Je termine sette frase peur de vous s'an n'uil-ler

Je desirre une réponse aux ci taux pas sible re tar dé pas est me répond

Votre A mie

Cher A mie

Prais de vous mon cœur repose loin de vous mon cœur sous pire

Votre A mie

Ce lui quie desirre une éternelle à mitiez de vous ce lui quie vous par tera une éternelle fédélité.

A vous ma pancé votre cœur pour faire mon ba neur.

VI

ZIGZAGS

Une petite fille de 6 ans, accompagnée de sa maman, regarde défiler une noce :

—Et toi, maman, quand tu te marieras, n'est-ce pas que je serai ta demoiselle d'honneur ?

\*\*

A Bruxelles, dans un restaurant :

—Oui, monsieur, je suis bordelais et financier. C'est beau, la finance, mais c'est une loterie... tantôt l'on gagne, tantôt l'on perd.

—Et... avez-vous gagné ?

—Oui, monsieur, comme vous le voyez, j'ai gagné... la Belgique.

—

QUATRAINS SANS PRÉTENTION

Si je régnaï un jour en maître,

De Montréal à Landerneau,

Vite au violon je ferais mettre

Ceux qui se mettent au piano.

\*\*

Sur le tapis vert d'un tripot

Il est des tapis où l'on se décroïte

Lorsque dans la boue on s'est fourvoyé

A ce tapis-là, quiconque se froïte

Vite est nettoïé.

CALCHAS.

UN CONFIDENT MALCOMMOME

(IDYLLE DU MOYEN AGE)



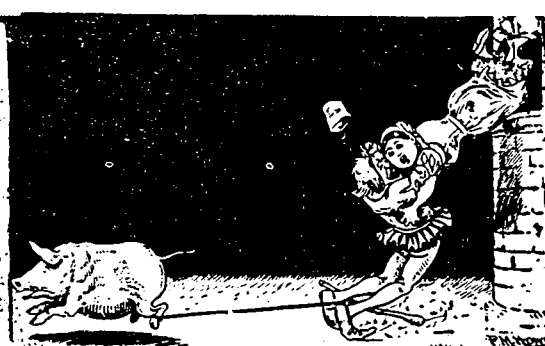
I

Tronbadour-Pasteur.—Belle Rosalinde, tes yeux sont plus brillantes que les étoiles....



II

—Adieu, adieu !...



III

—Ah ! le sale cochon qui m'entraîne !...

## UN BARGAIN



Monsieur, (marchandant des escarpinets).—Huit piastres pour une machine complète... Tonnerre, c'est bon marché. La fille avec, naturellement ?

## PINCÉE DE CONSEILS

## SAIGNEMENT DE NEZ

Le meilleur remède pour arrêter le saignement de nez, est de faire mouvoir les mâchoires avec force, comme si l'on mastiquait quelque chose.

Pour un enfant, il faut lui mettre une boule de papier dans la bouche et lui apprendre à le mâcher bien fort. Le mouvement des mâchoires arrête et empêche le sang de couler. Ce remède est tellement simple que beaucoup de gens seront portés à le tourner en ridicule; cependant, il est reconnu comme infailible, même dans des cas extrêmes.

## COMMENT SE DÉBARRASSER DES RATS

Qu'on prenne une grande cuvette et qu'on l'emplisse de farine ou de son aux trois quarts ou plus. On enfonce dans cette farine un morceau de planche assez large pour permettre à un grand nombre de rats de pouvoir manger à leur aise sans y enfoncer. Le lendemain matin, on s'apercevra probablement que l'appât est à peu près tout mangé, signe évident que les rats ne se méfient de rien.

Ce *free lunch* d'un nouveau genre doit être continué pendant une couple de nuits.

On enlèvera ensuite la farine et la planche et on remplacera le tout par de l'eau, sur laquelle on répandra de la balle d'avoine ou du son. L'appât flottera sur sa surface, présentant toutes les apparences d'une île flottante, pleine d'attraits, mais aussi d'écueils dangereux. Les rats retourneront pour leur régal accoutumé, mais ce sera pour la dernière fois; et le lendemain, au réveil, on pourra contempler un spectacle, qui donnera des émotions jusqu'à la fin des siècles.

## PROPRIÉTÉ DES FRAISES

Les fraises, qui sont d'un goût si exquis, sont reconnues pour être excellentes pour la santé, surtout pour les personnes sujettes aux rhumatismes et à la goutte. Elles contribuent aussi à l'embellissement de la personne. Elles blanchissent les dents mieux qu'aucun dentifrice connu, et elles rendent la peau douce, si l'on s'en sert en guise de savon.

C'est pour cela que les coquettes d'autrefois en faisaient un si grand usage dans leurs bains.

## COMMENT SE SERVIR D'UN RASOIR

Un barbier bien connu me contait l'autre jour que la plupart des novices détruisent la trempe de leurs rasoirs par un trop grand abus de la doucine. Le seul remède est de laisser le rasoir sans s'en servir pendant quelque temps. Si le rasoir vous écorche la peau, mettez-le de côté, et lorsque vous vous en servirez de nouveau, après un certain laps de temps, la probabilité est que vous le trouverez en excellent état. Il ne manque pas de gens, qui ont autant de rasoirs qu'il y a de jours dans la semaine, et qui gravent sur le manche de chacun d'eux le nom d'un de ces jours.

De cette manière, il n'est pas besoin de repasser les rasoirs.

## REMÈDE CONTRE LES BRULURES

Le grand remède allemand pour les brûlures est un composé de quinze onces de la meilleure qualité de colle-forte blanche, émietée dans une pinte d'eau.

Lorsque la colle est devenue molle, on la dissout dans un bain d'eau et l'on y ajoute deux onces de glycérine et six drachmes d'acide carbolique, et l'on fait chauffer jusqu'à ce que le tout soit complètement dissout. En refroidissant, on obtient une matière élastique, recouverte d'une peau luisante comme le parchemin, qu'on peut conserver pendant des années. Lorsqu'on veut s'en servir, on la place pendant quelques minutes dans un bain d'eau pour la rendre liquide et on l'applique avec une brosse.

Au bout d'une couple de minutes, elle forme une peau luisante, unie, flexible et presque transparente.

Pour ôter les taches sur les manches de couteaux en ivoire, frottez les avec de l'émeri bien fini.

—Une cuillerée de borax en poudre dans l'eau où vous rincez le linge pour la dernière fois, le rend blanc et l'empêche de jaunir.

—Pour faire disparaître les taches blanches sur les meubles vernis, trempez une flanelle molle dans de la biisson et frottez bien. Il est rare que la couleur ne revienne pas à son état naturel.

—Pour les jupes de flanelles, les chemises et les flanelles de prix, mêlez une cuillerée de borax dans une chaudière d'eau. Il ne faut pas, dans ces cas, se servir de planches à laver, mais presser les étoffes doucement avec les mains.

—Pour enlever les peaux-mortes de la tête, lavez-la avec une dissolution d'eaux et de borax, dans la proportion d'une pinte d'eau à une cuillerée à thé de borax; lavez-vous ensuite la tête dans de l'eau claire.

—Pour enlever les taches de thé et de café sur les nappes, placez la partie tachée au-dessus d'un plat creux ou d'un bol et versez de l'eau chaude. Ce moyen empêchera la tache de s'étendre et généralement la fera disparaître.

## REMÈDE RUSSE POUR LE MAL DE DENTS

Un médecin russe recommande la graine de *Phyoscyamus*, comme remède pour le mal de dents. Sa méthode est de faire brûler les graines et de faire passer la fumée, au moyen d'un petit étui en papier jusque dans le trou de la dent. Il déclare qu'un seul essai ou deux tout au plus suffisent pour faire disparaître le mal.

## SALETÉS DANS LES YEUX

Il y a des moyens bien simples pour se débarrasser les yeux de corps étrangers; mais le plus simple de tous est de s'immerger l'œil dans un verre plein d'eau, jusqu'à ce que l'objet, qui vous faisait mal, soit sorti.

Un autre remède bien connu est de se tirer la paupière d'en haut par-dessus celle d'en bas. Un autre remède et peut-être le meilleur de tous, est de placer de la graine de lin sous la paupière inférieure et de se fermer les yeux. La graine surnage bientôt dans une matière muqueuse, qui absorbe le corps étranger et le chasse au coin de l'œil.

## MOYEN DE FAIRE POUSSER LES CHEVEUX SUR LES TÊTES CHAUVES

1o. Savonnez le cuir chevelu avec du savon de goudron, l'espace de 10 minutes.

2o. Enlevez le savonnage avec de l'eau tiède; versez ensuite sur la tête de l'eau froide en abondance et séchez bien le crâne.

3o. Employez une solution de bichlorate de mercure, 1 partie pour 900 d'eau de glycérine et de cologne ou d'alcool en proportions égales pour frictionner de nouveau le crâne.

4o. Le cuir chevelu est alors asséché avec une solution contenant 1 partie de betanaphthal et 200 parties d'alcool pur.

5o. Pour finir, soignez-vous le cuir avec un onguent contenant 2 parties d'acide salicylique, 3 de teinture de benjoin et 100 d'huile de corne de cerf.

Il faut pratiquer ce remède pendant six semaines et même un peu plus.

Le docteur Lassar, auquel nous en sommes redevables et qui est le secrétaire-général du Congrès International de cette année, a beaucoup fait pour faire cesser l'apathie de la profession en général, relativement au traitement de l'alopecia. On lui reconnaît déjà plus de mille cas de guérison.

## DÉFIEZ-VOUS DU FER BLANC

Ne remettez jamais le manger dans des plats ou canistres de fer blanc. La moitié des cas d'empoisonnement, qui arrivent pour avoir mangé des comestibles contenus dans des boîtes de fer blanc, proviennent de ce que ces comestibles avaient été laissés ou avaient été remis dans ces boîtes restées ouvertes pendant quelque temps. Les vivres de trop après un repas, devraient être mis dans des vases de porcelaine, de terre, ou de verre.

## CONTRE LES COQUERELLES

L'huile de menthe mêlée avec de l'eau même dans la proportion d'une pinte pour un million de parties d'eau, tuera les coquerelles dans une heure de temps tout au plus. Elles meurent dans les convulsions.

## UN PLAISIR ASSURÉ

Charles.—J'aime à m'asseoir devant un feu ardent et à suivre les mille évolutions de la flamme.

Isaac.—Tiens! moi aussi; mais ça dépend du montant de l'assurance.

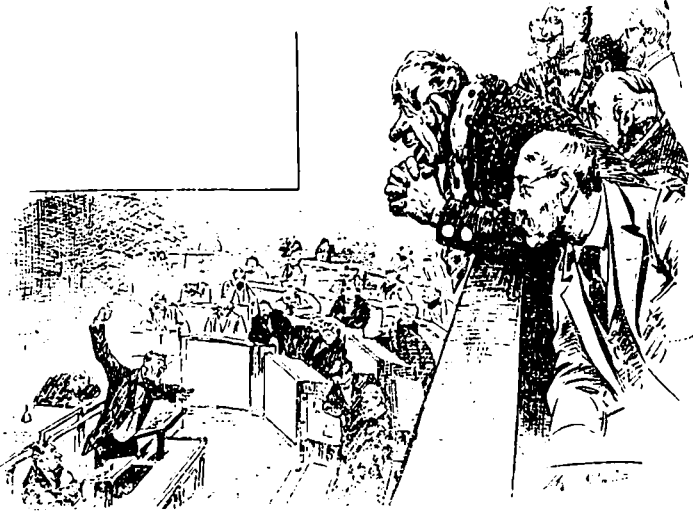
## LE COUP DE FOUDRE



I (AU RESTAURANT)  
Premier dîneur à son voisin.—Veuillez donc, si vous plaît, me passer...

II  
—Ah! là, là!!!

## UNE SEANCE PARLEMENTAIRE



Ca n'est pas de valeur de se saigner aux quatre membres pour des membres aussi bien éduqués.

## LE LANGAGE DES FLEURS

Je conçois, à la rigueur, qu'un touriste ayant passé un siècle ou deux loin d'un pays ne soit pas autrement surpris de trouver, à son retour, des décombres et des ruines où il avait jadis contemplé de somptueux palais : mais tel n'était pas mon cas.

Après une absence de cinq ou six mois, je ne fus pas peu stupéfait de rencontrer, à l'un des endroits de la côte qui m'étaient le plus familiers, un manoir en pleine décrépitude, un vieux manoir féodal que j'étais bien sûr de ne pas avoir rencontré l'année dernière, ni là ni ailleurs.

Mon flair de détective m'amena à penser que ces ruines étaient factices et de date probablement récente.

Le castel en question présentait, d'ailleurs, un aspect beaucoup plus ridicule que sinistre ; tout y sentait le toc à plein nez : créneaux ébréchés, tours démantelées, mâchicoulis à la manque, fenêtres ogivales masquées de barreaux dont l'épaisseur eût pu défier les plus puissants barreaumètres : c'était complètement idiot. Une petite dans le pays ne renseigne tout de suite sur l'histoire de cette néo-vieille construction et de son propriétaire.

Ancien pédicure de la reine de Roumanie, le baron Lagourde, lequel est baron à peu près comme moi je suis archimandrite, avait acquis une immense fortune dans l'exercice de ces délicates fonctions.

(Car, au risque de défriser certaines imaginations lyriques, je ne vous encherai pas plus longtemps que Carmen Sylva, à l'instar de vous et de moi, se trouve à la tête de plusieurs cors aux pieds, et la garde qui veille aux barrières du Louvre n'en défend pas les reines.)

Le baron Lagourde, (conservons lui ce titre, puisque ça a l'air de lui faire plaisir) est un gros homme commun, laid, vaniteux et bête comme ses pieds, qui sont énormes.

Le baron Lagourde s'est fixé l'année dernière dans le pays ; il y avait acheté une propriété admirablement située ; d'où l'on découvrait un panorama superbe : à droite, la baie de la Seine ; en face, la rade du Havre ; à l'ouest, le large.

Sans perdre un instant, l'ex-pédicure royal aménagea sa nouvelle acquisition selon son esthétique et ses goûts féodaux.

En un rien de temps, le manoir sortit de terre ; des ouvriers spéciaux lui donnèrent ce cachet d'antiquaille sans lequel il n'est rien de sérieusement féodal. Pour compléter l'illusion, de vrais squelettes, chargés de chaînes, furent gaiement jetés dans des souterrains.

Le baron eût été le plus heureux des hommes en son simili moyen-âge sans l'entêtement du père Fabrice. Plus il insistait, plus le père Fabrice s'entêtait. On peut même dire, sans crainte d'être taxé d'exagération, que le père Fabrice *s'obstinait*.

L'objet du débat était un pré voisin, pas très large, mais très long, qui dominait la féodalité

du baron et d'où l'on avait une vue plus superbe encore, un pré qui pouvait valoir dans les six cents francs, bien payé.

Lagourde en avait offert 1,000 francs, puis 1,100, et finalement, d'offre en offre, 2,000.

— Ça vaut mieux que ça, monsieur le baron, ça vaut mieux que ça, goguenardait le vieux finaud en brandant la tête.

Mais cette somme de 2,000 francs fut l'extrême limite des concessions et le baron ne parla plus de l'affaire.

Un jour de cet été, le châtelain-pédicure, grimpé sur l'une de ses tours, explorait l'horizon à l'aide d'une excellente jumelle Ollendorff.

Tout près de la côte, un yacht filait à petite vapeur :

sur le pont, des messieurs et des dames braquaient eux-mêmes des jumelles dans la direction du castel et semblaient en proie à d'homériques gaietés. Ils se passaient mutuellement les jumelles et se tordaient, scandaleusement.

Le baron Lagourde ne laissa pas que de se sentir légèrement froissé. Était-ce de son manoir que l'on riait ainsi ?

Le lendemain, à la même heure, le même yacht revint, accompagné, cette fois, de deux bateaux de plaisance dont les passagers manifestèrent, comme la veille, une bonne humeur débordante.

Tous les jours qui suivirent, même jeu.

Des flottilles entières vinrent, ralentissant l'allure dès que le castel était en vue. A bord, les passagers paraissaient goûter d'inéflables plaisirs.

Les pêcheurs de Trouville, de Villerville, de Honfleur ne passaient plus sans se divertir bruyamment, la longue-vue braquée sur le manoir.

Bref, tout le monde nautique de ces parages, dequis l'opulent Ephraïm et les élégants yatchmen qui s'habillent chez N. Ulmer, jusqu'à mon grabagueux ami Baudry, dit *le Rogne*, s'amusa, durant de longues semaines, comme tout un asile de petites folles.

Très inquiet, très vexé, très tourmenté, le baron résolut d'en avoir le cœur net et de se rendre compte par lui-même des causes de cette hilarité désobligeante.

Un beau matin, il frêta un bateau, et, toutes voiles dehors, cingla vers l'endroit où les gens semblaient prendre tant de plaisir.

Au bout d'un quart d'heure de navigation, son manoir lui apparut, plus féodal que jamais, et pas risible du tout. Qu'avaient-ils donc à se tordre, tous ces imbéciles ?

Horreur subite ! Le baron n'en eut pas ses yeux ! La colère, l'indignation, et une foule d'autres sentiments féroces empourprèrent son visage. Il venait d'apercevoir... Était-ce possible ?

Au-dessous de son manoir, et bien en vue, le pré du père Fabrice s'étalait au soleil comme un immense drapeau vert, un drapeau sur lequel on aurait tracé une inscription jaune, et cette inscription portait ces mots effroyablement lisibles :

MONSIEUR  
LE BARON LAGOURDE  
EST... UN PETIT COUTEAU !

Le miracle était bien simple : cette vieille fripouille de père Fabrice avait semé dans son pré ces petites fleurettes jaunes qu'on appelle bouton d'or, en les disposant selon un arrangement graphique qui leur donnait cette outrageante et précise signification : le père Fabrice avait fait de *l'anthographie* sur une vaste échelle.

Le baron Lagourde restait là dans le canot, hébété de stupeur et de honte devant la terrible phrase qui s'enlevait gaiement en jaune clair sur le vert sombre vert du pré.

— Monsieur le baron Lagourde est... un petit couteau ! répétait-il complètement abruti.

Les rires des hommes que l'accompagnaient le firent revenir à la réalité.

— Ramenez-moi à terre ! commanda-t-il du ton le plus féodal qu'il put trouver.

Il alla tout droit chez le maire.

— Monsieur le maire, dit-il, je suis insulté de la plus grave façon sur le territoire de votre commune. C'est votre devoir de me faire respecter, et j'espère que vous n'y faillirez point.

— Insulté, monsieur le baron ! Et comment ?

— Un misérable, le père Fabrice, a osé écrire sur son pré que j'étais... !

— Comment cela ?... sur son pré ?

— Parfaitement, avec des fleurs jaunes.

Heureusement que le maire était depuis longtemps au courant de l'excellente plaisanterie du père Fabrice, car il n'aurait rien compris aux explications du baron.

Tous deux se rendirent sur le diffamateur, qui les accueillit avec une bonne grâce étonnée :

— Moi ! monsieur le baron ! Moi, j'aurais osé écrire que Monsieur le baron est... ! Ah ! monsieur le baron me fait bien de la peine de me croire capable d'une pareille chose !

— Allons sur les lieux, dit le maire.

Sur les lieux, on peut voir de l'herbe verte et des fleurs jaunes arrangées d'une certaine façon, mais il était impossible, malgré la meilleure volonté du monde, de tirer un sens quelconque de cette disposition. On était trop près.

(Ce phénomène est analogue à celui qui fait que certaines mouches se promènent, des existences entières, sur des *in-quarto* sans comprendre un traitre mot aux textes les plus simples.)

— Monsieur le baron sait bien, continua le père Fabrice, que les fleurs sauvages, ça pousse un peu où ça veut. S'il fallait être responsable !

— Et vous, monsieur le maire, grommela le baron, êtes-vous de cet avis ?

— Mon Dieu, monsieur le baron, je veux bien croire que vous êtes insulté, puisque vous me le dites ; mais, en tous cas, ce n'est pas sur le territoire de ma commune, puisque l'inscription n'y est pas lisible. Vous êtes insulté en mer... plaignez-vous au ministre de la marine.

Le baron fit mieux que de se plaindre au ministre de la marine, ce qui eût pu entraîner quelques longueurs.

— Allons, vieille canaille, dit-il au père Fabrice, combien votre pré ?

— Monsieur le baron sait bien que je ne veux pas le vendre ; mais puisque ça a l'air de faire plaisir à monsieur le baron, je le lui laisserai à dix mille francs, et monsieur le baron peut se vanter de faire une bonne affaire. Un pré *où qu'* les fleurs érivent toutes seules !

Le soir même, l'essai d'anthographie du père Fabrice perissait sous la faux impitoyable du jardinier.

Maintenant, si j'ai un bon conseil à donner au baron Lagourde, qu'il n'essaye pas du même procédé pour faire une blague au père Fabrice, l'année prochaine.

Le père Fabrice a pour l'opinion de ses concitoyens un mépris insondable. — (*Le Chat Noir.*)

ALPHONSE ALLAIS.

## COINCIDENCE REMARQUABLE

*Mme Mac-Aroul.* — C'est charmant ! Tenez ; voici un journal qui dit que les petits Vanderbilt se couchent à 7 heures du soir et se lèvent à 7 heures du matin. Ces riches comme ça élèvent bien leurs enfants !

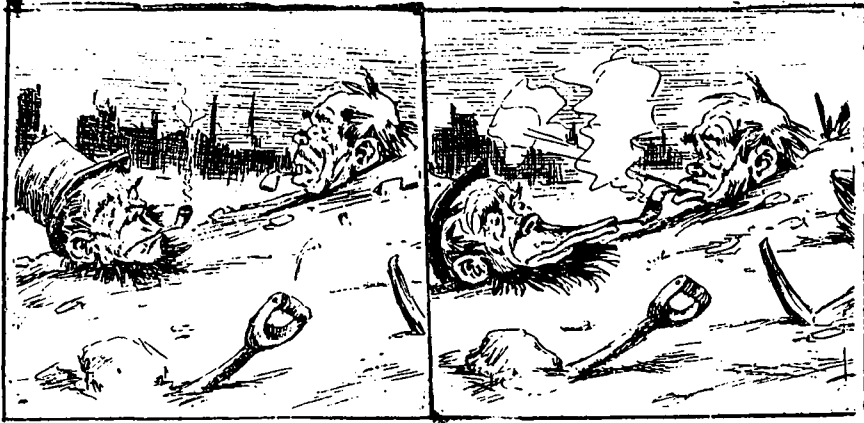
*Mme Alapose.* — Comme c'est drôle ! C'est exactement comme ça que les miens sont élevés.

## LEÇON DE CHOSES

Sur la rue Saint-Jacques :  
*Papa (montrant un marchand de fruit qui pousse une petite voiture devant lui).* — Mon fils, tu vois devant toi une démonstration d'un principe de mécanique. Cet homme pousse sa voiture devant lui. Peux-tu me dire pourquoi ? Probablement que non. Je vais le lui demander ; retiens bien sa réponse, mon enfant (*s'adressant au marchand*) : Mon ami, pourquoi poussez-vous cette voiture, au lieu de la tirer.

*Colporteur.* — Parce que je ne suis pas un cheval.

## LES AVANTAGES DE L'ÉLASTICITÉ



I  
Joe Melick, (pris dans un éboulement de terre)...  
On ne peut pas venir nous délivrer avant une heure. Passons le temps comme nous pourrions. Si, au moins, j'avais un bras de libre pour allumer ma pipe!

II  
Jim Crow.—Tiens, allume à la mienne.

## LES POISSONS ROUGES

—Ah! la bonne charge! s'écriait Paul Vilbert, le plus farceur de tous les élèves architectes de l'atelier Daumel.

Et attachant une longue ficelle à l'extrémité inférieure d'un T, dimension grand aigle, il se mit en devoir de pêcher à la ligne des poissons rouges aux multiples reflets qui, frétilant dans leur bocal, décoraient une des fenêtres de l'étage immédiatement inférieur.

N'allez pas croire que Paul Vilbert pêchât autrement qu'à l'hameçon: "Comme en pleine Seine!" disait-il, tout joyeux. Mais il importait de n'être pas reconnu, au cas où les voisins d'au-dessous suivraient de l'œil le tracé parcouru par le poisson happé dans son ascension vers le propriétaire de la ligne.

Aussi Paul Vilbert avait-il commencé par assujettir, au ras de la fenêtre, ainsi qu'un rélecteur, une large planche à dessin dont la surface le masquait tout entier.

Derrière ce rempart, le terrible fumiste opérerait à son aise. En effet, à peine l'hameçon trempe-t-il pour la première fois dans l'eau du bocal, que le pêcheur murmurait: Ça mord! Une seconde après, un captif remontait au bout de la ficelle, puis un second, puis... le dernier.

La victoire avait été facile. Quelle suite en tirer?

—Une idée! fit Georges Balrand, si nous faisons frire les cyprins! On les replongerait ensuite dans l'eau du bocal, avec un houquet de persil à... la clef. Tête des bourgeois, quand ils découvrirait le pot aux roses!

—Un autodafé de ces innocents! sentence cruelle! insinua Paul Vilbert.

—Je ne suis pas de la Société protectrice des animaux, moi, monsieur, répliqua Georges Balrand. Et puis, les Anglais n'ont-ils pas brûlé Jeanne d'Arc?

—Je ne saisis pas bien la relation qui peut exister...

—Le rouge est la couleur de l'uniforme anglais. En flambant ces poissons, Vilbert, tu flambes un symbole, tu venges l'héroïne de Domrémy...

—Tant de choses à la fois!

—Tu accomplis une tâche patriotique!

—C'est égal...

—Pas d'objections. Au feu, ces fils d'Albion!

—Mais ils sont nés en Asie!

—Peut-être dans une colonie anglaise, tu vois bien!

—Je me sou mets!

—Bravo! Paul Vilbert! Du haut des cieux l'âme de Jeanne d'Arc te contemple et te remercie.

Un quart d'heure plus tard, les trois victimes —frites—regagnaient une à une, cadavres dorés, leur première demeure.

Paul Vilbert venait de replacer le dernier dans l'élément humide, à l'aide d'une passoire à thé, basculant au bout de sa ligne, quand la fenêtre d'au-dessous s'ouvrit doucement. Une bonne femme à lunettes y montre son visage, se prépa-

rant à prendre le bocal pour en changer l'eau, comme elle avait coutume tous les jours; un cri d'horreur lui échappa!

—Choppés! cria Vilbert d'une voix étranglée.

En vain, il se hâta d'enlever la planche à dessin suspecte, de retirer la règle en T, la ficelle et tout son appareil de torture; il ne put procéder si vite que la bonne femme n'eût surpris la manœuvre.

—C'est bien vilain, messieurs, ce que vous avez fait là, dit-elle sans se courroucer autrement, et la fenêtre d'au-dessous se referma.

Paul Vilbert se sentit toute chose.

Je ne sais quelle préoccupation, voisine du remords, l'étreignait à la gorge.

Il laissa partir ses camarades, surtout Balrand dont la gouaillerie le paralysait, prit son chapeau et son pardessus, sonna chez la dame aux cyprins.

La vieille femme lui ouvrit, fort calme.

—Madame, dit Paul Vilbert, à peine introduit, j'ai à m'excuser auprès de vous d'un enfantillage qui ressemble presque à une mauvaise action.

—Comment cela, monsieur?

—Vous savez bien, madame, les... les poissons rouges!

—Quoi! monsieur! Ce serait vous qui...

—Hélas! oui, madame, c'est moi qui... que, avec une règle à dessin...

—Je comprends. Vous êtes tout pardonné, monsieur.

—Oh! mais cela ne suffit pas. Je tiens à remplacer les poissons rouges. Être si vous voulez avoir l'extrême bonté de me dire où vous les avez achetés, j'y courrai de ce pas, et...

—C'est inutile, monsieur, vous ne pouvez pas les remplacer.

—Pardonnez-moi, madame, avec de l'argent, il y a toujours moyen...

—Hélas! monsieur, ces cyprins étaient un souvenir offert par mon neveu à ma fille, sa cousine; il les avait rapportés de très loin.

—Des colonies?

—... Françaises? oui, monsieur, où il est retourné il y a quelques mois, comme sous-licutenant d'infanterie de marine et d'où... il ne reviendra plus.

—Ah! fit Paul Vilbert, brave garçon au fond et âme fort sensible.

Il se serait, pour un peu, arraché les cheveux; et cette bonne femme lui avait conté tout cela si simplement, avec une émotion si vraie, si sincère, qu'il n'était pas éloigné de se croire un grand coupable!

—Mademoiselle votre fille sait-elle?...

—Rien encore, monsieur.

—Ce sera moi, madame, qui lui annoncerai...

—Avec bien des précautions, n'est-ce pas?

—L'enlèvement des cyprins... oui, madame. Ce sera mon châtimement, mon expiation.

—C'est que Jeanne est un peu souffrante encore; la pauvre enfant est encore mal remise du deuil terrible qui l'a affectée, et peut-être vaut-il mieux...

—Je conçois, madame, un autre jour...

—C'est cela.

—A demain, madame?...

—A demain.

De la farce des poissons, Paul Vilbert n'ouvrit plus la bouche à l'atelier.

Georges Balrand se hasarda le premier à en recauser. Vilbert répondit évasivement.

Ses camarades remarquèrent que Paul quittait l'atelier, chaque soir, un peu plus tard que les autres, qu'il paraissait même guetter leur départ pour s'en aller.

—Pourquoi cela?

—Il y a donc quelque anguille sous roche?

—Nous le saurons bien.

—Nous avons le droit de savoir quelle a été l'issue d'une charge à laquelle nous avons prêté les mains.

—... Et nos instruments de dessin.

Donc, les allées et venues de Paul Vilbert furent signalées avec un soin extrême. Au bout de quelques jours un ami le surprit, entrant à l'étage au-dessous.

Il attendit, l'arrêta à la sortie.

—Nous t'y prenons, sournois. Rends-nous des comptes.

—Pas ici, messieurs! Mais au restaurant où, dans quelques semaines, j'enterre, au milieu de vous, ma vie de garçon!

—Tu te maries?

—Avec mademoiselle Jeanne Dermier.

—La demoiselle aux poissons rouges?

—Oui, messieurs. Il y a tant de gens qui pêchent leur fortune en eau trouble que je me suis cru permis, moi, de pêcher mon bonheur dans l'eau claire.

—C'était ton devoir.

—Presque ton devoir.

—Une réparation était due.

—Rien n'est perdu?

—Même l'honneur!

—J'ai celui, d'ores et déjà, de vous inviter à ma noce; mais si j'ai offert à ma fiancée une bague que j'avais attachée à la tête d'un joli cyprin, je vous donne ma parole que,—de ma vie,—je n'élirai domicile au-dessous d'un atelier d'architecte et que jamais je ne mettrai de poissons rouges sur nos fenêtres.

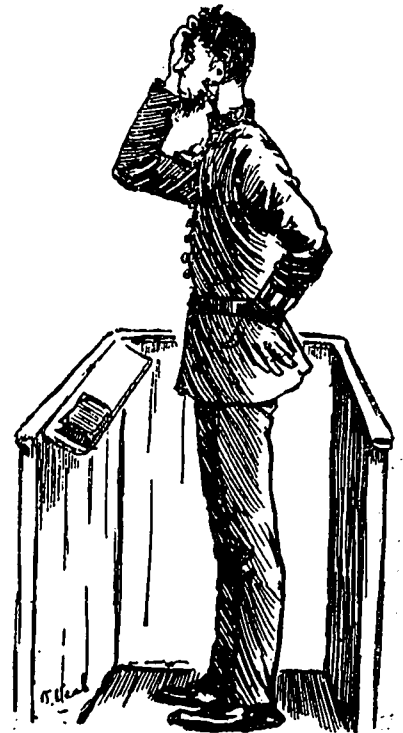
JACQUES DE GARCHES.

## A CHICAGO

Lui.—Fixez-moi vous-même le jour du mois prochain qui vous plaira, ma chère.

Elle (dix fois divorcée).—Henri, attendons jusqu'à février, tous mes mariages de novembre ont été malheureux.

## TÉMOIGNAGE INDISPUTABLE



CHEZ LE RECORDER

Homme de police dans la boîte des témoins. — Oui, Votre Honneur, j'étais la seule personne présente dans la maison, à l'exception du sergent qui était de l'autre côté de la rue.

## LA CHASSE AUX MILLIONS

## SECONDE PARTIE

(Suite.)

L'obscurité était complète dans cette partie du chemin creux, qui se trouvait profondément encaissé entre deux talus à pic.

L'œil le plus exercé n'aurait su découvrir les deux ombres qui glissaient silencieusement sur le sol sableux et qui se confondaient avec le gris sombre des rochers.

Soudain Tomaho s'arrêta.

Une forme humaine était là, immobile, à quelques pas.

C'était évidemment une sentinelle.

Le géant se souleva à demi, replia ses jambes comme des ressorts prêts à se détendre, et, un instant appuyé sur une seule main, il parut calculer la distance qui le séparait de la sentinelle.

Sans-Nez, accroupi, retenant son souffle et imitant tous les mouvements de son compagnon, se tenait prêt à tout événement.

Tout à coup le géant bondit, étendit la main gauche, et le cou du pirate se trouva pris, enserré, broyé comme dans un étau.

Allongé aussitôt sa main droite, Tomaho le tordit comme un poulet ; les os craquèrent, le sang jaillit, les muscles se déchirèrent, et la tête fut séparée du tronc. . .

Le bandit n'avait poussé ni un cri, ni un râle, ni un gémissement, pas même un soupir. . . Le géant laissa tomber le cadavre.

Circonstance fatale !

Le pirate serrait encore son fusil dans ses doigts crispés par la mort.

En touchant terre, l'arme porta sur une pierre et partit.

Tomaho et Sans-Nez n'étaient pas à trente mètres de la barricade.

Le bruit de la détonation fut le signal d'une alerte générale.

Une masse confuse s'agitait dans l'ombre, des commandements furent lancés, plusieurs coups de sifflets retentirent et bientôt un groupe nombreux s'avança.

Sans-Nez avait déjà épaulé sa carabine, s'appropriant à vendre chèrement sa vie.

Tomaho ne lui laissa pas le temps de viser ; il l'empoigna par la ceinture, le plaça sur ses épaules et, posant le pied dans une fissure, il franchit d'un bond la haute muraille de rochers qui, sur ce point, semblait servir d'assise à la montagne.

Sans-Nez, fidèle à son engagement de jouer un rôle passif, se laissa enlever sans souffler mot.

Il se cramponna aussi solidement que possible sur le dos du géant et le laissa faire.

Celui-ci, avec une agilité dont on ne l'aurait pas cru capable, se mit à escalader les rochers inaccessibles pour un homme de taille et de force ordinaires.

Observant de se tenir dans l'ombre, il grimpa en biaisant, de manière à toujours mettre d'énormes amas de rocs entre lui et le chemin creux.

En marchant ainsi presque toujours à couvert, le géant craignait peu les balles des pirates.

Précaution inutile d'ailleurs, car pas un coup de canon ne fut tiré.

Un vague murmure de voix chuchotantes, de sourds piétinements, de fugitifs cliquetis d'armes froissées, furent les seuls bruits qui parvinrent aux oreilles de Tomaho et de Sans-Nez.

Il semblait que les pirates, marchant au secours de leur sentinelle, n'avaient pas aperçu leurs audacieux assaillants.

Pendant le Parisien et le géant, l'un portant l'autre, arrivèrent après quelques minutes d'une rapide ascension, sur une sorte d'extumescence collée au flanc de la montagne et formant comme une large terrasse demi-circulaire à surface parfaitement plate et horizontale.

On eut dit d'un immense champignon sortant de l'écorce rugueuse d'un arbre gigantesque.

De cet observatoire, élevé de plus de trois cents pieds, on dominait toutes pentes avoisinantes, et l'on apercevait une partie du chemin creux contournant la montagne, comme un ruban noir capricieusement frangé.

Jugeant que la distance et la hauteur qui le séparaient des pirates étaient suffisantes, le géant s'arrêta sur la plate-forme et déposa Sans-Nez à terre.

— Cré matin ! comme tu y vas, Cacique ! s'écria le Parisien encore tout ahuri de cette vertigineuse escalade.

— Je ne te croyais pas si lesté !

— A première vue, on te croirait lourd comme un éléphant, mais en y regardant de plus près on s'aperçoit que tu es léger et agile comme un écureuil.

— Je suis fort, dit Tomaho avec un fier sourire.

Et, jetant un regard sur les pentes qu'il venait de gravir, il ajouta :

— Les pirates ne nous poursuivent pas.

— Parbleu ! fit Sans-Nez en regardant à son tour, ils ont de bonnes, d'excellentes raisons pour ça.

— D'abord une pareille escalade est impossible pour des hommes qui ne sont pas taillés sur ton patron.

— Ensuite ne nous ayant pas vu franchir la muraille à pic du chemin creux, ils ne peuvent supposer que tu as des branches de compas assez longues pour grimper un escalier dont les marches les plus petites ont trois mètres de haut.

— Evidemment ces imbéciles doivent supposer que nous avons battu en retraite en suivant tout simplement le seul chemin praticable, c'est-à-dire celui par lequel nous sommes venus.

Tomaho écoutait peu, ou plutôt n'écoutait pas le raisonnement apparemment fort juste de son compagnon.

Caché dans l'ombre d'un rocher, il regardait attentivement la partie du défilé qui se trouvait précisément au-dessous de la plate-forme.

— Qu'est-ce donc que tu examines avec tant d'intérêt ? lui demanda le Parisien.

— Que mon frère s'approche et regarde, fit le géant.

— Eh bien ! quoi ? fit d'abord Sans-Nez.

— Je ne vois rien du tout.

Puis se reprenant :

— Ah ! si ! je vois, maintenant.

— Nous sommes juste au-dessus de la barricade de messieurs les écumeurs de prairie.

— Diable ! il me semble que j'en vois grouiller une masse, de ces vermines !

— Impossible de les compter dans ce défilé obscur ; mais je ne crois pas me tromper de beaucoup en portant leur nombre à cent cinquante.

— Qu'en dis-tu ?

— Je pense que mon frère a raison, fit le géant, mais il ne voit pas tout.

— Quoi donc encore ?

— Les canons.

— Des canons ! répéta le Parisien.

— Ils ont amené du canon, là ?

— Avec tes yeux de chouette, tu vois tout, toi !

— Eh ! je commence à distinguer !

— Deux grosses pièces.

— Mille pétards ! voilà qui n'est pas drôle !

— Si la caravane n'est point prévenue et qu'elle donne de confiance dans une pareille embuscade, elle est anéantie du coup.

— Nous devons prévenir le chef pâle, fit le géant avec une étonnante tranquillité.

— Nous devons, nous devons. . . répéta Sans-Nez ; sans doute qu'il faudrait prévenir le comte. Mais le moyen de sortir d'ici ?

Tomaho regarda le Parisien, et un sourire quelque peu railleur anima sa bonne figure.

— Mon frère ne croyait pas qu'il était possible d'escalader la montagne et d'arriver jusqu'à ce plateau ? demanda-t-il.

— Qui l'aurait cru ? répondit Sans-Nez.

— Il faut être taillé comme tu l'es pour réussir un pareil tour de force.

— Que mon frère réfléchisse, reprit le géant avec son même sourire.

— Si je suis monté, je puis descendre.

— Je crois bien que nous pouvons descendre, répliqua le Parisien.

— Nous pouvons même dégringoler plus vite que nous le voudrions, car les pirates nous apercevront à la fin, et gare aux coups de fusil !

— Du reste, plus j'examine le terrain, plus je vois que nous sommes parfaitement bloqués.

— Nous pouvons descendre que par où nous sommes montés, car la pente qui nous permettrait de rejoindre le chemin creux en avant de la barricade, est à pic.

— Done, une fois en bas, en supposant que nous n'y arrivions pas en morceaux, nous devons livrer bataille à cent cinquante hommes pour forcer le passage.

— Mon cher Cacique, tu sais que je ne suis pas de ceux qui reculent devant un coup d'audace ; mais apprends, si tu l'ignores, que je ne suis pas assez fou pour aller au-devant d'une mort plus que certaine.

— Mon frère a bien parlé, dit le géant toujours souriant.

— Je suis prudent comme lui et je l'approuve.

— Quels sont ses projets d'attaque ?

Sans-Nez, à cette question qu'il trouvait hors de propos, regarda le géant avec étonnement.

— Mes projets ? dit-il : je n'ai aucun projet.

— Je vais tout simplement attendre, et si l'impatience me prend, je ferai voir à ces brigands ce que coûte la peau du trappeur le plus galleux, le plus chie de la savane.

L'esprit de la folie touche la tête de mon frère, dit gravement le géant, car il parle comme un insensé.

— Qu'il se repose et garde le silence.

— Je vais attaquer seul.

Sans-Nez voulut protester, mais Tomaho le calma en disant :

— Je ne quitte pas mon frère, et il me suivra quand le moment de partir sera venu.

Le Parisien alla s'asseoir sur une pierre en se demandant :

— Quelle diable d'idée peut bien avoir poussé dans le cerveau de ce grand animal.

Et il se mit à observer sans mot dire.

Le géant commença par se débarrasser de ses armes, de son sac à munitions et de tout ce qui pouvait gêner la liberté de ses mouvements.

Puis il se dirigea vers un amoncellement de roches que des tremblements de terre, en défaut d'équilibre ou même les eaux pluviales avaient détachées du flanc de la montagne, et qui s'étaient trouvées arrêtées dans leur chute par cette large extumescence horizontalement plane.

Après avoir jeté un rapide coup d'œil sur

ce tas de rochers, Tomaho fixa son choix sur l'un des plus gros et des moins anguleux.

Puis, enlaçant de ses bras nerveux cette pesante masse, il la tira de son alvéole de sable et de pierrailles, et, avec cette force prodigieuse qu'on lui connaît, il la transporta sur le bord de la plateforme.

Sans-Nez n'en était certes pas à s'étonner de l'extraordinaire puissance musculaire de son compagnon, mais il ne put néanmoins tenir une exclamation admirative à la vue du colosse déplaçant et portant un poids sous lequel auraient plié trente hommes,

— Quel tranche-montagne ! fit le Parisien.

— Ce monstre là jonglera avec des mondes, si jamais nous faisons ensemble des voyages interplanétaires.

— Et on parle des Titans :

— Il vaut toute la famille à lui seul !

Sans écouter les réflexions flatteuses de Sans-Nez, le géant revint à la charge, enleva une nouvelle roche et la transporta à côté de la première.

Puis une troisième, une quatrième. . .

— Ah ça ! se disait Sans-Nez en observant tout ce manège, il construit un fort, une citadelle. . .

— C'est de la folie : nous ne serons jamais attaqués dans une position aussi formidable.

Cependant Tomaho continuait à déraciner et à transporter ses rochers.

Il ne s'arrêta que lorsqu'il s'en trouva vingt de rangés sur le bord de la plateforme.

Alors il se reposa un instant, s'essuya le front et ramassa ses armes et munitions.

Sans-Nez qui ne perlait pas un de ses mouvements, crut comprendre les intentions du géant.

— Que je suis bête ! se dit-il ; j'aurais dû deviner le coup il y a longtemps.

— Mais il faut être de la force du Cacique pour que de pareilles idées vous viennent.

— Il va tout simplement. . .

Un signe d'appel de Tomaho interrompit le Parisien dans ses suppositions.

Sans-Nez s'approcha aussitôt.

— Que mon frère se tienne prêt, lui dit le géant ; nous allons partir.

— Quoi ! comme ça, tout de suite ?

Tomaho s'approcha d'une de ses roches, en montrant les pirates massés derrière leur barricade !

— Quand ils seront écrasés dit-il d'une voix sourde.

Et il poussa le rocher. . .

L'énorme bloc roule et rebondit sur la pente rapide avec un bruit de tonnerre.

Deux, trois, quatre, vingt rochers sont précipités successivement.

Le premier n'a pas encore touché le fond du chemin creux quand le dernier tombe de la plateforme.

C'est un roulement sourd en même temps qu'un fracas épouvantable.

C'est une avalanche, un tremblement de terre, une éruption volcanique.

Il semble que tout s'effondre, que le sol s'affaisse, que la montagne s'abîme.

Ces masses de grès rouge, roulant avec une rapidité foudroyante, brisent les pointes de rochers qu'elles rencontrent, rebondissant, s'entre-choquent et éclatent au milieu de gerbes d'étincelles.

Chaque pierre est une fusée brillante et chaque quartier de roc un fulgurant aérolithe.

Pendant quelques secondes, une lueur étincelante fait pâlir le blanc rayonnement de la lune et éclaire jusqu'au fond l'étroit défilé.

Les pirates sont là, épouvantés à la vue de cet effroyable cataclysme.

Soudain des cris terribles se font entendre :

Cris d'effroi, de douleur et d'agonie !

Les éclats de pierre frappent, contusionnent, déchirent.

Les blocs écrasent, broient, assomment.

Les bandits de John Huggs fuient éperdus.

Quelques-uns paraissent braver l'avalanche, mais leurs genoux tremblent et c'est la terreur qui les paralyse.

Les blessés poussent des cris déchirants, tandis que les agonisants, enfouis sous des monceaux de terre, de sable et de débris de rochers, ne laissent échapper que de sourds gémissements.

Du haut de leur plate-forme, Tomaho et Sans-Nez pouvaient à peine juger des résultats de cette sanglante exécution.

Quand pourtant ils entendirent les cris écloppés et les plaintes des mourants : quand ils n'aperçurent plus que quelques ombres où ils avaient vu l'épais groupe de pirates cachés derrière la barricade, ils ne purent douter de la victoire.

— Voilà ce qui s'appelle un bombardement ! dit Sans-Nez en exécutant avec ses doigts un joyeux roulement de castagnettes.

— Il y en a au moins la moitié d'écrasés !

— Quel feu d'artifice !

— Jamais je ne me serais attendu à assister à pareille fête.

— Quel vacarme.

— Je crois bien que tous les projectiles ont porté !

Tomaho était assurément enchanté de son succès, mais il conservait son calme imperturbable.

— Nous nous livrerons à la joie quand nous serons hors de danger, dit-il gravement.

— Il faut songer à passer la barricade et à rejoindre la caravane.

— Partons !

Et il ajouta en se baissant jusqu'à terre :

— Que mon frère monte sur mon dos !

Sans-Nez se mit à califourchon sur les épaules du géant en disant :

— Comme ça je suis très bien, et tu paraîtras encore plus grand.

— Je suis sûr que si nous nous promenions comme ça le soir dans Paris, on croirait que la colonne Vendôme a lâché son socle.

Sans prêter la moindre attention aux saillies du Parisien, Tomaho se mit en devoir de descendre.

Il suivit à peu près le chemin qu'il avait pris pour monter, sautant d'une roche à l'autre, se laissant glisser le long de quelque paroi trop haute, enjambant les crevasse.

Sans-Nez n'était pas absolument à son aise, grâce à ce violent exercice : mais il ne laissait échapper aucune plainte : il se gardait même de parler, car il s'était dit :

— Si j'ai la langue entre les dents au moment où le Cacique sautera par dessus un obstacle, je me la coupe net.

Tout à cette crainte, le Parisien gardait donc un silence absolu.

Enfin le géant tomba dans le chemin creux au milieu d'un groupe de fuyards.

À cette apparition, les pirates furent pris d'une nouvelle panique.

Ils s'enfuirent en hurlant d'épouvante.

Quelques-uns tombèrent à genoux et se signèrent.

Ils prenaient nos deux compagnons superposés pour quelque monstre vomé par l'enfer.

Et certes, bien d'autres auraient frémi à l'aspect du géant augmenté du torse de Sans-Nez.

Tomaho s'avança avec une tranquillité parfaite dans la direction de la barricade.

Tout fuyait devant lui, tout tremblait sur son passage.

Pas un pirate ne songea à lui tirer un coup

de fusil. La plupart avaient d'ailleurs jeté leurs armes pour se sauver plus vite de l'avalanche de rochers.

Le géant, marchant d'un pas ferme au milieu des morts, des blessés et des débris qui jonchaient le chemin, arriva enfin à la barricade.

Là il fut pris d'une idée subite.

Sans faire descendre Sans-Nez, il empoigna les deux canons l'un après l'autre et les renversa violemment sur leurs affûts qu'il brisa.

Puis, une pièce sous chaque bras, il franchit lestement la construction en pierres sèches élevée par les bandits s'éloigna rapidement.

Une demi-heure plus tard, nos compagnons rejoignaient la caravane.

Ils se rendirent immédiatement à la tente du comte de Linecourt.

Sans-Nez lui signala la présence de la nombreuse bande de John Huggs, lui raconta comment ils s'étaient tirés d'affaire grâce à Tomaho, et termina en disant :

— Commandant, je proclame que le Cacique a bien mérité de la caravane ; et je me propose, à la première occasion, de lui faire voter des remerciements solennels.

— En attendant, merci, mon brave Tomaho ! dit le comte en pressant la main du géant.

Et s'adressant à Sans-Nez :

— Ce que je ne conçois pas, dit-il, c'est que nous n'ayons aperçu ni l'ombre ni la trace d'un pirate de ce côté.

Ils sont arrivés par cette chaîne de hautes collines qui relie la montagne du Nid-de-l'Aigle à ce pic dont on aperçoit le sommet d'ici.

— A première vue, on croirait qu'il n'y a aucun chemin praticable dans ces collines, mais il n'y a plus à en douter.

— En effet, répondit M. de Linecourt.

Et pensif, préoccupé, sombre, il rentra sous sa tente.

Ainsi que l'avait supposé Grand-moreau, John Huggs battit en retraite, se replia momentanément, mais ne se retira pas.

Le chef des pirates n'était pas homme à abandonner une partie engagée depuis si longtemps, partie dont il paraissait connaître l'incalculable enjeu et qu'il voulait gagner à tout prix.

Certes il avait hâte d'en finir ; mais, pour s'assurer la victoire finale et décisive, il lui fallait ménager la vie de ses bandits et ne pas les exposer inutilement aux coups de carabine des trappeurs.

En voyant le câble coupé et ses hommes précipités dans l'abîme, John Huggs s'était immédiatement jeté avec sa troupe derrière une longue bande de rochers.

Là il se trouvait parfaitement à l'abri et pouvait communiquer avec le gros de sa troupe sans être vu par les trappeurs.

Une fois derrière le rempart de rochers, John Huggs s'approcha de la Couleuvre.

Il était visiblement irrité.

— Un joli début ! dit-il sur un ton de reproche.

— Grâce à vos renseignements, à vos combinaisons que j'ai eu tort d'écouter, nous perdons vingt de nos meilleurs soldats.

Le lepero jeta un furtif regard sur le capitaine, puis, détournant aussitôt les yeux, il répliqua :

— Vous étiez libre d'agir sans moi.

— Vous l'êtes encore.

— Prononcez un mot et je vous quitte.

— Non, non ! s'empressa de dire le capitaine avec sa fausse bonhomie de Yankee.

— Vous êtes un précieux compagnon, et je ne serais pas assez sot pour me priver de votre concours au moment où il peut m'être le plus utile.

— Allons ! ne pensons plus à cet accident ; il est probable que la caravane Lincourt a doublé une étape depuis que vous l'avez quittée, ce que vous ne pouviez prévoir.

Après tout, dit la couleuvre, cette tentative, quoique malheureuse, ne nous est pas inutile.

— Nous savons qu'il y a un certain nombre de trappeurs de l'autre côté du précipice, et il est certain que ce n'est qu'une avantgarde.

— Les wagons et le reste de la caravane sont encore dans la plaine.

— Nous sommes à même de barrer le passage, et nous réussirons d'autant plus facilement que les forces de l'ennemi sont maintenant divisées.

— Raisonnablement simple et juste ! fit John Huggs.

— Mais avant tout nous devons tenir bloqués les trappeurs qui ont franchi le précipice.

— Et je crois que quarante hommes bien armés et pourvus de beaucoup de cartouches suffiront pour garder le passage.

— Mille hommes ne passeraient pas, fit la Couleuvre.

— C'est mon avis, dit le capitaine en faisant un signe à l'un de ses lieutenants.

Celui-ci s'approcha.

— Casse-cou, lui dit John Huggs je te charge de veiller à ce que pas un seul trappeur ne repasse le précipice.

— Prends quarante bons fusils !  
— Pas de négligence, pas de faiblesse ; vous ne courez aucun risque derrière cet abri.

— Rappelle-toi que tu me réponds sur ta tête de ne pas laisser passer un seul trappeur, tu m'entends ? pas un seul !

— J'entends, capitaine, répondit le lieutenant.

— Personne ne passera, j'en réponds.

— Bon ! fit John Huggs.

— Cette assurance me tranquillise.

— Mais, pour plus de sûreté, je vais vous envoyer des cartouches et de l'artillerie.

— Ces trappeurs sont capables de tout, et nous ne prendrons jamais trop de précautions pour en venir à bout.

— En attendant, choisis tes hommes.

Le lieutenant appela quarante pirates, et, sur les indications de John Huggs, il établit aussitôt son embuscade.

Puis le capitaine s'éloigna avec le reste de sa troupe.

Le chemin suivi était assez large et beaucoup moins accidenté qu'on n'aurait pu le supposer : on l'aurait cru tracé par des pionniers depuis longtemps disparus.

John Huggs en fit la remarque et ajouta :

— Je ne comprends pas que le seigneur comte de Lincourt, toujours si bien renseigné, ne sache pas que cette partie de la montagne est d'un accès et d'un parcours si facile.

— Il ignore bien d'autres choses encore, fit la Couleuvre.

— Je suis peut-être le seul qui ait jamais parcouru cette chaîne de collines.

— Il ne faut pas oublier non plus que, vus des points culminants des environs, ces chemins que nous suivons paraissent être autant de crevasses profondes et impraticables.

— Il n'est donc pas étonnant que personne ne pense à se risquer dans ces parages.

Et moi-même je ne m'y serais jamais engagé une première fois, si je n'avais pas eu pour guide et pour compagnon un de ces rares Peaux-Rouges poussant jusqu'ici pour chasser les bouquetins qui viennent lécher du sel dans les falaises.

(A suivre.)

# LOTÉRIE NATIONALE DE COLONISATION

Sous le patronage de M. le Curé A. LABELLE.

Au profit de l'Œuvre des Sociétés Diocésaines de Colonisation de la Province de Québec. Fondé en Juin 1884, sous l'autorité de l'Acte de Québec, 32 Vict., chap. 36.

Classe D.

LE QUARANTE-UNIÈME TIRAGE MENSUEL AURA LIEU

**Mercredi, le 17 Decembre, 1890**

A 2 HEURES. P. M.

**Valeur des Lots - - - \$55,000**

Gros lot : Un Immeuble de \$5,000.

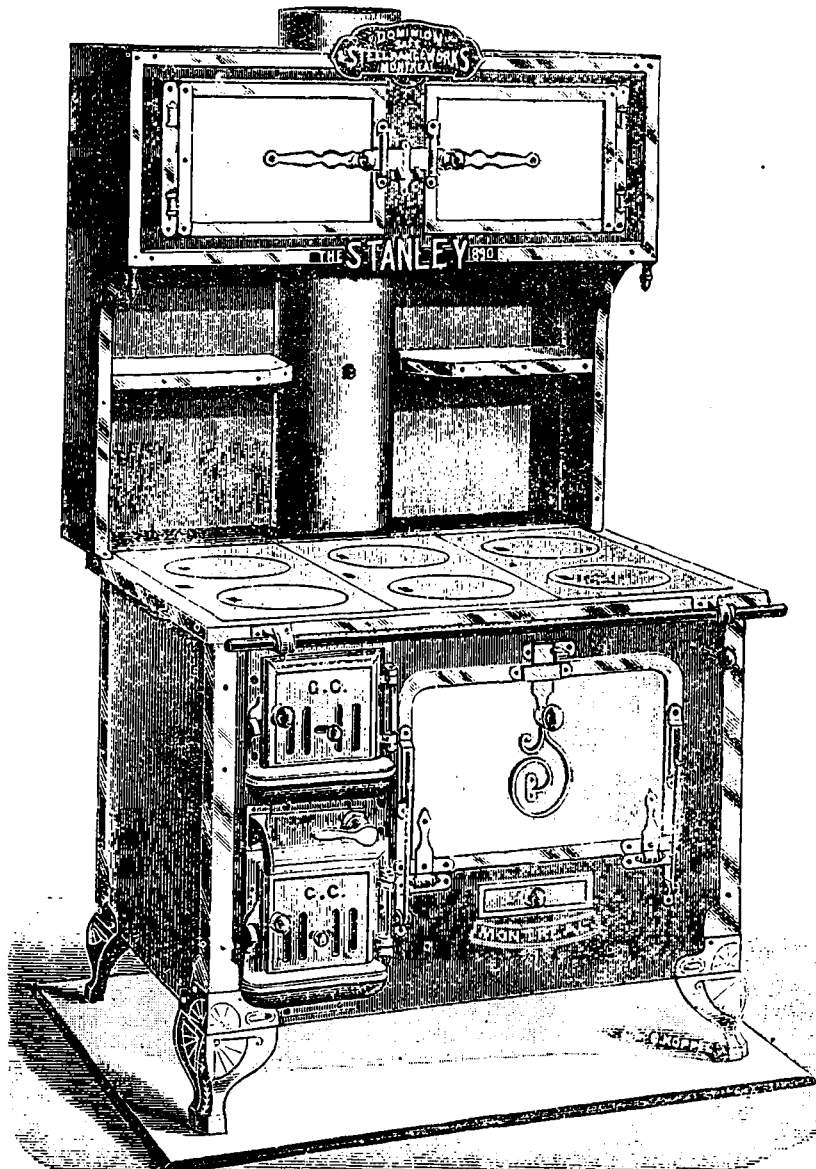
### NOMENCLATURE DES LOTS

		LOTS APPROXIMATIFS			
1	Immeuble de.....	\$5,000	\$5,000		
1	"	2,000	2,000		
1	"	1,000	1,000		
4	Immeubles de.....	500	2,000		
10	"	300	3,000		
30	Amuebllements de.....	200	6,000		
60	"	100	6,000		
200	Montres d'or.....	50	10,000		
		100	Montres d'argent.....	\$25	\$2,500
		100	"	15	1,500
		100	"	10	1,000
		1000	"	10	10,000
		1000	Services de toilette.....	5	5,000

2607 lots valant - - - - 55,000.

**\$1.00 LE BILLET. - - - - II BILLETS POUR \$10.00**

Il est offert au porteur de tout numéro gagnant, de lui payer en espèces, le montant de son lot, moins une commission de dix pour cent.  
Les noms des gagnants ne sont pas livrés à la publicité, à moins d'une autorisation spéciale.



**GODE. CHAPELLAU**  
Coffres-Forts et Poêles de Cuisine en Acier  
**320 RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL**  
Téléphone Fédéral 828.  
Téléphone Bell 133.

# POUR LES VERS CHOCOLAT à la CRÈME

DE DAWSON

Le remède contre les VERS le plus plaisant et le plus sûr qui ait encore été offert au public.

Recommandé par les Médecins

EN VENTE PARTOUT

25 Cents la Boîte.

La seule Loterie protégée par le Gouvernement

MEXICAIN

NATIONAL

LOTÉRIE

— DE LA —

CHARITÉ PUBLIQUE

ETABLIE EN 1878.

N'ayant aucun rapport avec aucune compagnie se servant du même nom.

LE PROCHAIN TIRAGE MENSUEL

aura lieu dans le

PAVILLON MAURESQUE

— DE LA —

Ville de Mexico,

JEUDI, 8 JANVIER 1890

LE PRIX CAPITAL ETANT DE \$60,000.

Par les conditions du contrat, la compagnie doit déposer le plein montant de tous les prix compris dans le tirage, avant de pouvoir vendre un seul billet, et recevoir le permis officiel suivant :

CERTIFICAT : Je, par les présentes, certifie que la Banque de Londres et Mexico a en dépôt les fonds nécessaires pour garantir le paiement de tous les prix qui seront gagnés au tirage de la Loterie de Bienfaisance Publique.

AGUIRAR CASTILLO, Intervenant.

De plus, la compagnie est requise de distribuer cinquante-six pour cent de la valeur de tous les billets en prix — une proportion plus élevée que n'importe quelle autre loterie.

80,000 Billets à \$4.00 . . . . . \$320,000

Prix des billets. Argent américain.

Billets entiers \$4, demi-billets \$2, quarts de billets \$1.

### LISTE DES PRIX

1 Prix capital de \$60,000 . . . . .	fait	\$60,000
1 Prix capital de 20,000 . . . . .	fait	20,000
1 Prix capital de 10,000 . . . . .	fait	10,000
1 Grand prix de 2,000 . . . . .	fait	2,000
3 Prix de \$1,000 . . . . .	font	3,000
6 Prix de 500 . . . . .	font	3,000
20 Prix de 200 . . . . .	font	4,000
100 Prix de 100 . . . . .	font	10,000
310 Prix de 50 . . . . .	font	15,500
551 Prix de 20 . . . . .	font	11,050

### PRIX APPROXIMATIFS

150 Prix de \$60, approximatifs du prix de \$60,000 . . . . .	\$9,000
150 Prix de \$20, approximatifs du prix de \$20,000 . . . . .	7,500
150 Prix de \$10, approximatifs du prix de \$10,000 . . . . .	6,000
750 Prix de \$20, décidés par \$60,000 . . . . .	15,250

2276 se montant à \$178,500

L'on paie tous les prix vendus aux Etats-Unis en plein argent américain.

Écrites ou remises par lettres ordinaires, contenant des mandats, Money Orders, qui sont émis par toutes les compagnies d'Express, ou par lettres enregistrées.

Les lettres contenant de l'argent doivent être invariablement enregistrées.

ADRESSEZ

U. BASSETTI,  
CITE DE MEXICO, Mexico.

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

SHELDON COLLINS' SON & CO.,

32 and 34 Frankfort Street, New-York

# THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS..... PROP. ET CERANT.

Semaine commençant Lundi, le 8 Décembre.  
Après midi et soirée.

LE MAGNIFIQUE DRAME

INTITULÉ :

## THE BOY TRAMP

Excellente Compagnie, Magnifiques Décors, etc.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

Semaine suivante : Hines & Remington.

MAISON FONDÉE EN 1859

## HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, 122  
MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de diplômés compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

### SPECIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.  
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.  
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.  
GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.  
GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

## HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTREAL



### JONC D'OR SOLIDE

35c. pour un Jonc valant \$2.

Ce jonc est fabriqué d'une composition métallique et recouvert de deux doubles lames d'or solide de 18 carats. Il est garanti et gardé son lustre et sa beauté pendant des années. Une garantie "bon-fidèle" est envoyée avec chaque jonc, ainsi qu'un blème que vous pouvez remplir et renvoyer avec le jonc s'il ne vous donne pas satisfaction et alors nous vous rendrons votre argent. Ce jonc se vend généralement \$2.00 ou ne peut le décrire d'avec un de \$1.00. Pour introduire nos bijoux et nos bijoux, nous avons écrit ce jonc et en plus notre Catalogue et nos Formes aux Agents, etc., sur réception de 30c en timbres-postes. L'annonce d'un jonc de cette qualité n'a jamais été faite auparavant. Envoyez vos commandes aussitôt que possible, car bientôt il sera trop tard. (Envoyez un morceau de papier de la grosseur de votre doigt.) Adressez SEARS & CO., 112 Rue Yonge, Toronto, Can.

L'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux. Fondé en 1864.—Correspondance littéraire, Notes and Queries Français, Questions et Réponses, Lettres et Documents inédits, Communications Diverses.  
PARIS : Lucien Fauchon, directeur, 8 rue Cujas.  
NEW-YORK : F. W. Christern, 24, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE.—Sommaire de la 375e livraison (15 Nov. 1890). TEXTE : La fille des Bohémiens, par Mme J. Colomb. — Trombes et cyclones, par Maurice Daubin. — Ma sœur Katia, par M. P. L'ouf'lor. — La Tenue des rênes, par E. Duboussot. — Chaque numéro, 40 cent.  
ILLUSTRATIONS de Myrabach, E. Zier et Riou.  
ABONNEMENTS : Un an, 20 fr. Six mois, 10 fr.  
Bureau à la Librairie Hachette & Co., 79, boulevard Saint Germain, Paris.

## PILULES DE VOIX LONGUES COMPOSEES DE MCGALE

### RECOURVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ÉTOURDISSEMENTS.

Et de toutes les maux causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

## B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

## LA PRESCRIPTION DU DR. NELSON

Est le meilleur remède pour le

Rhume, Bronchite, Etc.

25c. LA BOUTEILLE

Laviolette & Nelson, pharmaciens, 1605 Notre-Dame.

Importateurs de Remèdes Français, Agents pour la Liqueur de Goudron de Norvège.

## ATTRACTION SANS PRECEDENT

PLUS DE DEUX MILLIONS DISTRIBUES



### LOTÉRIE DE L'ETAT DE LA LOUISIANE

incorporé par la législature pour des fins d'éducation et de charité, et reconnu dans la constitution actuelle de l'Etat, en 1879, par une majorité écrasante du vote prochain, et

Devant continuer jusqu'au 1er Janvier 1895.

Les grands tirages extraordinaires, ont lieu semi-annuellement (en Juin et en Décembre), et les tirages à NOMBRE SIMPLE ont lieu dans chacun des autres dix mois de l'année. Tous les tirages se font en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Reputée depuis vingt ans pour l'intégrité de ses tirages et la promptitude de ses paiements.

Nous certifions par les Es, es que nous surveillons les arrangements pour tous les tirages mensuels et semi-annuels de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous y nous personnellement et les tirages mêmes, et que ces tirages sont faits avec honnêteté, impartialité et bonne foi envers tout le monde ; et nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat avec "for simile" de notre signature dans ses annonces.

*John J. Gaudin*  
*J. J. Gaudin*

Commissaires.

Nous, soussignés, banquiers et banquiers, payons tous les prix gagnés à la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui se sont présentés à nos comptoirs.

R. M. WALMSLEY, Président Louisiana National Bank  
PIERRE LANAUX, Président State National Bank  
A. BALDWIN, Président New-Orleans National Bank  
CARL KOHN, Président Union National Bank.

## GRAND TIRAGE MONSTRE

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, Nouvelle-Orléans.

MARDI, 16 DECEMBRE 1890.

Prix Capital . . . \$600,000

100,000 Billets dans la roue.

### LISTE DES PRIX :

1 PRIX DE \$600,000, soit . . . . .	\$600,000
1 PRIX DE \$200,000, soit . . . . .	200,000
1 PRIX DE \$100,000, soit . . . . .	100,000
1 PRIX DE 50,000, soit . . . . .	50,000
2 PRIX DE 20,000, soit . . . . .	40,000
5 PRIX DE 10,000, soit . . . . .	50,000
10 PRIX DE 5,000, soit . . . . .	50,000
25 PRIX DE 2,000, soit . . . . .	50,000
100 PRIX DE 500, soit . . . . .	50,000
200 PRIX DE 100, soit . . . . .	20,000
500 PRIX DE 40, soit . . . . .	20,000

### PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$1,000, soit . . . . .	\$100,000
100 PRIX DE 500, soit . . . . .	50,000
100 PRIX DE 100, soit . . . . .	10,000

### PRIX TERMINAUX

1,008 PRIX DE \$200, soit . . . . . \$200,000

3,114 Prix se montant à \$2,150,000

### PRIX DES BILLETS :

Billet Complet, \$40 ; Demis, \$20 ; Huitièmes, \$5 ; Vingtièmes, \$2 ; Quarantièmes, \$1.

Prix des Clubs : 55 Billets d'une plaque pour \$50.00

Envoyer tout argent par l'Express, et la Compagnie paiera les frais de port.

M. A. DAUPHIN,  
Nouvelle-Orléans, La.

N'OUBLIEZ PAS que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des Etats-Unis, un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier Janvier 1895.

La législature de l'Etat de la Louisiane, qui s'est ajournée le 10 de juillet cette année, a ordonné qu'un amendement à la constitution de l'Etat soit soumis au peuple, à une élection qui aura lieu en 1892, amendement destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'en l'année mil neuf cent dix-neuf. C'est l'opinion générale, que le vote populaire sera en faveur de la Loterie.